

110 e 63
4

ADDRESSE

aux

SOUVERAINS DE L'EUROPE

&c.

EN DEUX PARTIES.

Par
Obadia Prim.

Traduite de l'Anglais.

La première contient un Appel aux Souverains de l'Europe, aux Propriétaires, aux Negocians, et à tous les amis de l'ordre, avec un précis de la Conduite des Legislaturs de la France depuis la Revolution.

La seconde contient une Lettre à Buonaparte sur sa Conduite Militaire et Politique — à laquelle sont annexés.

I^o. Un état des Principes de Morale *reconnus et decretés*, par les differens Corps Legislatifs de France. —

II^o. Un Tableau, par ordre de Dates, des Crimes *commis* depuis le commencement de la Revolution, des pays conquis, par les Français, et aussi des Contributions, Requisitions, Emprunts forcés &c. &c. qu'ils ont faits.

L o n d r e s 1 7 9 8.

2112

SOUVERAINS DE L'EUROPE

228

EN DEUX PARTIES

149

Opportunities



1950

Souverains de l'Europe!

Les jours d'amertume qui viennent de s'écouler, offrent à nos regards des événemens inconcevables; vous pouviez en temperer la rigueur, peut être même pouviez vous les prévenir; permettez donc qu'un cœur droit et sincère, qui ne connoit d'autre passion que celle du bonheur des hommes en general, et de chaque Nation en particulier, appelle ici votre attention la plus serieuse, sur la haute importance des choses, qui se sont passées dans le cours de ces six dernières années — sur celles, que le siècle qui va bientôt s'ouvrir, doit voir naître et dont depend le sort, et de vos Personnes et de vos Empires. Les tristes vérités que j'ai à vous annoncer, doivent glacer d'effroi plusieurs d'entre vous. Si vous demeurer insensibles à l'aspect des maux que nous venons d'endurer, s'ils ne vous font point sortir de la Lethargie, où vous semblez être, quel malheur pour l'humanité! puis qu'il depend encore de vous, d'empêcher ceux dont nous sommes menacés.

Ce n'est que le cœur déchiré de douleur que je rétrace à votre esprit, quelques unes des dernières scènes d'horreur qui petrifient mon ame! *Ce Génie tutulaire de la justice et de la pitié*, devant lesquelles se prosternaient les plus grands Souverains, les Ministres, les hommes d'Etat les plus celebres de l'Europe, qu'ils adoraient — que la generalité du genre humain reconnut pendant plusieurs siècles, semble maintenant banni; cet ange protecteur de la société civile, appelé la *Balance de l'Europe* — qui veille au dessus de vos têtes, qui préside à la destinée des hommes et des nations, hélas! ce même Génie s'agite et se debat dans les angoisses de la mort. Il doit perir si vous ne vous hâtez de voler à son secours. — Votre grandeur, votre gloire, votre independance, doivent expirer avec lui! Vos trônes — oui vos trônes, eux mêmes, — vos autels — vos propriétés, — le calme de vos ames, — votre bonheur — tout ce que le cœur de l'homme peut

avoir de plus cher et de plus sacré — tout cela doit infalliblement devenir la proie d'une consommation vorace, et finir sous l'étendard de la revolte, au sein de l'anarchie, — au milieu de l'effusion du sang humain, et d'un bouleversement général.

Vous avez sous les-yeux, et présent à l'esprit, le spectacle d'un vaste Pays, tout fumant encore du sang des victimes humaines, qu'on y a amoncelées. Auriez-vous oublié le Martir *Louis seize* et sa malheureuse famille? Un double sentiment partagera la posterité sur le sort qu'a éprouvé *Louis*! une partie s'attendrira sur ses souffrances personnelles, et l'autre aura sa mémoire en exécration pour les malheurs et les peines qu'il pouvait, et qu'il devait, en Roi, en qualité de pere de son peuple, épargner, à des millions d'êtres: il devait s'armer du glaive de la justice et deployer à propos sa severité sur les ingrats qui outrageaient si cruellement, et sa bienveillance et sa bonté paternelle.

Si vous croyez qu'il y ait dans l'autre vie des chatimens destinés aux vices, et des recompenses préparées à la vertu, *Louis le martir*, et ces hommes qui l'induisirent en erreur, n'en doutez pas, seront un jour cités au tribunal de l'Eternel; ce Monarque y rendra compte de son *insouciance*, — de la *négligence* impardonnable qu'il a montrée comme Souverain d'une grande Nation — comme le pere et le gardien d'un Peuple innombrable.

Je laisse à la Puissance Divine à venger les outrages faits à la Religion — à la Vertu et à la Morale. Mon dessein n'est autre que de vous faire songer à votre *Destinée* politique — *Guerre, ou Bonheur*, — que de vous rappeler à cette saine et solide politique que conseille l'humanité; à ces Systèmes qui sont le fruit de la sagesse et des conceptions de *Bacon*, de *Bolingbroke*, de *Walpole*, de *Chatam*, de *Pitt*, de *Fox*, de *Choiseul*, de *Neker*, de *Colonne*, de *Bernstorff*, de *Kaunitz*, de *Herzberg*, de *Thugut*, de *Raynal*, de *Linguet*, de *Dalembert*, de *d'Angers*, de *Sully*, de *Marmontel*, de *Mazarin*, de *Richelieu*, de *Fleury* et de *Montesquieu* &c. &c.

Si la mémoire, et la politique de ces hommes célèbres, vous sont toujours chers, et — s'ils n'ont cessé d'être les défenseurs et les partisans du système de la Balance politi-

que de L'Europe, — si vous avez encore quelque respect pour les mânes de *Pierre le Grand*, — pour celles du *Grand Frederic* — et de *Joseph deux*, — si vous restez toujours persuadé que vous êtes les gardiens du plus sacré des dépôts, — si vous l'êtes des devoirs attachés à votre titre de *Souverain*, — protection à vos sujets, — maintien des loix, — conservation des pays, qui vous sont soumis; — si enfin vous croyez encore que la Providence vous impose de grandes obligations comme mortels, — comment pouvez vous voir avec froideur et indifférence fouler aux pieds les travaux et les resultats des meditations, de ces grands hommes pendant tant de siècles? Comment pouvez vous les voir devenir publiquement l'objet du mepris et de la derision? — pouvez vous voir d'un oeil tranquille, vos pays en desordre et ces constitutions, ce sistême de morale qui furent si longtems l'objet de l'admiration des hommes de sens, detruits en un instant? — Pouvez vous être insensibles au pillage, au renversement des propriétés dont l'établissement couta tant de trésors, et tant de sang à vos peres? — pouvez vous, vous accoutumer à l'accablante — à la déchirante idée de vous voir humiliés, persecutés, bannis, transportés, précipités dans des cachots, ou trainés ignominieusement aux échaffauds, — vous, vos femmes, vos enfans, vos familles, et vos meilleurs, vos plus chers amis? — tout cela cependant est inevitable, si cet esprit infernal de revolution, d'anarchie et de subversion totale, qui s'étend de plus en plus en Europe, — qui s'allume dans les parties les plus éloignées du monde, n'est pas promptement étouffé ou resserré dans des limites, qui en fassent disparaître le danger.

Vous imaginez vous, qu'on a moins de reproches à faire à vos loix, et à votre conduite — que vos personnes seront plus sacrées et respectées — que vos trones sont plus difficiles à renverser, — votre puissance plus entière, — votre autorité plus durable et plus solidement établie — vos peuples moins susceptibles d'être trompés — de se faire illusion ou d'un changement d'opinion, que ne l'avaient été depuis plus de mille ans, les sujets du grand Monarque de France? Si vous croyez à la possibilité de tous ces événemens, — si vous croyez que les flammes de la licence qui font disparaître dans un clin d'oeil tout principe d'ordre social, — qui en aneantissent toutes les vertus, — si, dis-je, vous pensez que ces flammes

voraces et devastatrices se sont fait assez sentir, — et peut être trop loin pour votre tranquillité, daignez considérer, que l'esprit révolutionnaire est en possession, des plus fortes clefs du continent Européen, de *Luxembourg*, de *Manheim*, de *Mayence d'Huningue* et de *Mantoue*, etc. — que l'activité de cet esprit, rôde et voltige a présent sur vos frontières, — qu'il lance des étincelles jusque dans vos conseils et dans le coeur de vos sujets.

Ce feu, couve caché, sous le mécontentement et la dissimulation jusqu'à ce qu'il reçoive un aliment plus révolutionnaire de la frontière : alors il se manifestera par des éruptions soudaines, il jettera des flammes et consumera tout autour de vous.

Comme tant d'autres, j'applaudis aux premiers efforts que fit la Nation française pour se tirer de l'esclavage, parceque ces efforts ne montraient rien qui ne fut noble et convenable à la dignité de l'homme ; mais hélas ! qui aurait pû soupçonner que la destruction d'une vile Bastille, eut été le précurseur de la dissolution de l'ordre social, — de l'anéantissement de la Morale, — de la Foi publique, — de l'Honneur et de la Religion ! qui aurait pû croire que le decret qui supprima la peine de mort, aurait été suivi peu de tems après du massacre du Roi, de la Reine, des Princes, des Prêtres, des Nobles et de tant des milliers d'autres sujets paisibles et innocens, — que celui de renoncer à toute conquête, eut amené l'invasion et le pillage de plusieurs pays, ainsi que le bouleversement de plusieurs nations ? Ces fougueux révolutionnaires, n'ont ils pas bien exécuté la loi qu'ils s'étoient prescrite de recevoir tous les hommes comme leurs frères, en poursuivant d'une manière jusqu'ici inconnue, — en banissant des millions de leurs propres concitoyens, hommes, femmes et enfans, qui errent maintenant à l'aventure comme des êtres abandonnés et depourvus de tout : se réfugiant d'un pays dans un autre, où l'acharnement et la rancune toujours actives des gouverneurs Français, ne cessent de les livrer à la persécution, et de mettre le comble à leur misère et à leurs malheurs.

Le Ciel reconnaît sans doute des moïens d'expiations pour les plus grands crimes ; les nations les plus barbares du globe en admettent, mais il n'en est aucun pour les malheureux émigrés ; ils doivent subir un chatiment éternel, — telle est

la volonté suprême de leurs grands, de leurs genereux concitoyens; — et quel est leur crime? Saisis d'une terreur panique, ils ont abandonné leurs, aziles, leurs propriétés, pour se soustraire aux fureurs de la populace, — aux horreurs des cachots et de la guillotine.

Ministres des Souverains, — hommes d'Etat de L'Europe! n'êtes vous point frappés de voir se réaliser les vastes projets conçus par *Henri-quatre*, et dont *Louis quatorze* tenta si souvent l'exécution? Votre judicieuse sagacité, ne voit elle pas les gouverneurs français marcher à pas de géant, vers son entier accomplissement? *Domination universelle* a été le mot d'ordre des premiers gouverneurs de la France, et c'est encore celui de ses gouverneurs actuels.

Dans l'espace de deux siècles, la France et l'Autriche ont soutenu dix * guerres sanglantes l'une contre l'autre. L'ambition inquiète et turbulente des Français les a toujours fait naître. Ils ont toujours été, ou les instigateurs, ou les agresseurs des toutes les dissensions qui ont régné en Europe, par l'infraction des traités les plus solennels et sur les pretextes les plus frivoles. La France, dans tous les tems, n'a cessé de faire jouer tous les ressorts de la ruse et de l'artifice, pour déterminer l'Angleterre ou la Hollande, à accéder au partage des Pays Bas Espagnols ou autrement des provinces Beligues. Mais les Puissances du Continent effrayées du projet d'Agrandissement de cette nation, en ont constamment repoussé l'exécution, par tous les moïens dont elles ont pû faire usage. Entre autres preuves que nous pourrions donner de cette verité, nous nous bornerons à citer le refus que firent les Etats-Generaux en 1709, d'accepter les offres flatteuses que leur fit la France à différentes reprises. Elles consistaient à engager les provinces Beligues pour servir „comme de barrière à la sureté de la Hollande, et à donner aux Hollandais les avantages commerciaux qu'ils pourraient desirer, pourvû qu'ils consentissent à *certaines mesures* que voulaient prendre les Français, et qu'on ne s'opposât point aux desseins „de la France relativement à la conquête, ou au partage de ces provinces; mais les Hollandais étaient à cette époque de trop grands hommes d'Etat pour prêter l'oreille

* Vide *Brandlacht Historia Pacificatorum Austro-Hispanio-Gallicarum.*

à ces propositions; ils entendaient trop bien leurs vrais intérêts pour les sacrifier aux avantages modiques et passagers que leur offrait la France; ils répondirent avec une dignité convenable, que l'amitié et l'alliance de la Grande Bretagne étaient „la plus solide et la plus forte barrière qu'ils pussent avoir pour leurs intérêts et „leur sécurité.,

Lors qu'en 1684 Louis 14 prit le Boulevard des Pays Bas (Luxembourg) qui n'était pas moins considéré comme celui de la *Balance politique* de l'Europe — toutes les Puissances du Continent en furent alarmées, et spécialement les Provinces Unies, l'Espagne, l'Empereur et tout le corps Germanique; la Grande Bretagne le fut aussi. Le Prince d'Orange vint en Angleterre, pour y concerter une coalition avec Charles deux. L'Espagne arma et mit sur pied toutes ses forces; et l'Empereur quoique brouillé avec les Turcs, abandonna cette querelle particulière, pour porter ses regards sur les intérêts de l'Empire Germanique, si étroitement liés à l'existence de la Balance de l'Europe. Ainsi l'ambitieux Monarque de France fut obligé d'abandonner à la paix de Riswick cette même forteresse, la plus forte clef des Pays Bas, comme elle l'était de toute l'Allemagne. Il vit s'éclipser ses vues d'une *Monarchie universelle*, et on en fut redevable à la sagesse et à la co-operation *sincère* des Princes vraiment courageux et de tous les hommes d'Etat du dernier siècle.

Quelle est donc celle d'entre vous — grandes Puissances du Continent, qui ose s'opposer à la puissante — à la suprême volonté — au bon plaisir des *cinq Tirans* de Paris, lorsqu'ils marchent ensemble vers ce but? Combien de soporifiques et de projets n'ont ils pas déjà préparés? De combien n'ont ils pas fait usage avec succès pour vous endormir les unes après les autres? Montrez nous donc ces breuvages et ces pilules qui doivent vous procurer le repos? Pourquoi ajoutent ils aux terres de vos dominations quelques portions d'un territoire étranger, après les avoir préalablement pillées, tandis que vous pouviez vous en emparer *vous Mêmes* cent fois — si votre honneur et la foi publique ne vous eussent repoussés. Croyez vous donc y avoir moins manqué, parceque quelques citoyens français, devenus malheureusement trop célèbres, ont doré la pilule?

Quand un Gouvernement manque à la foi publique — à son honneur, solennellement engagés à ses Allies — comment peut il attendre une fidélité inébranlable de ses Amis, de ses Ministres, de ses Generaux, et de ses autres Sujets? Le manque d'honneur, ou de bonne foi, entre les Souverains, ou les Gouvernements, doit necessairement porter le coup mortel à la fidélité des Nations, entre elles, et entre tous les individus.

Se peut il que vous approuviez le projet de partage des Français et que vous aviez ces pilules empoisonnées, qui — tôt ou tard — doivent porter le trouble dans vos ames et faire chanceler vos trones? Si vous voulez empêcher les Français de parvenir dans le siècle prochain, à la *domination universelle*, à laquelle ils visent; il ne vous reste qu'un parti; c'est celui de vous coaliser — de vous unir sincerement et avec courage, pour soutenir votre existence, ou périr tous ensemble. Oui, c'est le seul moïen, qui vous reste de reprimer l'insatiable cupidité, l'ambition effrénée des Français, et d'échapper au malheureux destin qui vous attend. Je n'ai pas besoin des calculs hebraïques, ou de ceux de l'algèbre pour être convaincu, d'une aussi triste verité. L'arithmetique ordinaire, la simple science de la Numeration, de l'Addition, de la Soustraction et de la Multiplication, appliquée aux faits historiques, à l'accroissement progressif des forces des Français — à leur influence et à leurs vûes ambitieuses, suffira pour resoudre sans peine la question. L'agrandissement de leur territoire dans la proportion d'un tiers, tout vaste qu'il étoit déjà auparavant, — leur grande population, — les états voisins devenus leurs *tributaires*, — les importantes fortifications qui assurent leurs frontières; les partisans; les sectateurs factieux et les amis de la licence qu'ils ont partout à leurs ordres, — leurs propres forces et leurs ressources, — les petites republiques qui sont dans leur dependance et qu'ils elevent — qu'ils enseignent comme une fidèle Maratre ses enfans adoptifs — tous ces moïens, dis-je, sont à leur disposition, toutes les fois que, sur le pretexte le plus frivole, il leur prendra fantaisie de conquerir un pays après un autre. Montreront ils plus de moderation? Se piqueront ils de plus de generosité envers vous qu'il ne l'ont fait à l'égard de L'Espagne, du Portugal, de la Hollande, de Venise, de la Sardaigne, de Parme, du Pontife de Rome lui même, et qu'ils ne le font main-

tenant à l'égard de la Suisse? Nul doute que tout le continent ne courbe un jour sa tête devant eux, avec une soumission servile, soit en qualité de *sujet*, soit en celle de *tributaire*.

Pouvez vous avoir quelque confiance en l'honneur, — l'amitié, ou la bonne volonté d'une nation, qui change de loix, de sentimens, aussi souvent que la lune de phases — qui annulle ses decrets les plus solennels — qui s'est apprivoisée à l'habitude de se jouer de ses sermens les plus sacrés? Pouvez vous, vous reposer sur quelque assurance, quand les plus scelerats des hommes qui se sont arrogés le droit de gouverner, ne cessent de sapper chaque jour l'existence des meilleurs, — quand, foulant aux pieds les droits des autres nations, ils ont ordonné le massacre de vos soldats, indistinctement et sans quartier, — quand ils n'ont cessé de violer de la manière la plus ouverte, vos traités et les engagements respectifs qui vous liaient? Vos personnes elles mêmes, O Souverains! n'ont elle pas été insultées et outragées, dans les personnes de vos Ministres, lorsqu'on les a, ou chassés, de chez eux, ou trainés dans les cachots faits pour les scelerats?

Pouvez vous avoir quelque confiance dans une nation et dans ses gouverneurs qui, sous les yeux, — en présence de vos Représentans, célèbrent des fêtes publiques, dont l'objet est un serment de haine à la Royauté — de destruction des Rois et des Souverains? Ne renouvellent ils pas annuellement ce voeu — ce serment, qui contient implicitement, celui de rester perpétuellement en armes contre vos trônes* — même contre votre existence personnelle? Que sont vos Représentans auprès du Directoire de France? Ils sont vos personnes — ils sont vous mêmes; c'est donc à vos personnes, c'est donc à vous mêmes, à vos Augustes Caractères et en votre présence, qu'on jure *haine éternelle*: Ils font le même serment contre la *Royauté* et l'*Anarchie*, mots qui suivant eux, sont également synonymes, et detestables. Vivre sous un Roi — c'est donc vivre dans l'Anarchie; et ce sont là les hommes avec lesquels vous faites des traités d'Alliance et d'Amitié! Quel excès de Religion — que de faire des traités d'Amitié avec ceux, qui se réunissent tous les ans, pour *Consacrer Votre destruction*!

Monar-

* Voyez toutes les Proclamations françaises pour l'invasion de vos Pays.

Monarques et princes de l'Europe! (je parle à ceux dont les violens résultats du Congrès de Rastadt ne renverseront pas les trônes) – considérez le demembrement et la destruction de votre seul boulevard contre vos ennemis étrangers, – promenez vos regards sur cet empire degoutant de sang. Il tremble sur le bord de l'abîme, – il touche à sa dissolution. Lisez les proclamations des Français aux Ministres, qu'ils ont dans vos Cours; ne leur ordonnent ils pas, par pitié pour votre ignorance, de ménager – de respecter vos préjugés, pour mieux vous imposer ensuite la loi de la nécessité, et au centre même de vos Cabinets! pour en bannir toute autre influence protectrice; et y dicter vos arrêtés, pour y ordonner, toutefois cependant après l'accolade fraternelle, de s'emparer de vos propriétés – de saisir et capturer en pleine mer, les hommes et les vaisseaux qui vous portent de chez la plus honorable nation commerçant du monde, les denrées et les marchandises nécessaires à vos besoins; *en retour des productions de vos Etats?*

Non contents de vomir des exécutions sans exemple contre la nation Anglaise, ils portent l'acharnement jusqu'à menacer de faire pleuvoir un déluge de souffre sur vos têtes, qu'ils marquent déjà du sceau de la reprobation, si vous osez entretenir une correspondance amicale, et vos rapports de commerce avec votre ancienne amie et fidelle alliée! Ils ont juré de la faire disparaître du globe!

De tels procédés ne sont ils pas les avant-coureurs d'une depravation nationale, et de la fureur qui doit éclater dans l'exécution de leurs projets de conquête et de tyrannie universelles?

Ils sonnent le tocsin; ils repandent l'alarme chez toutes les Nations contre le despotisme qu'ils prétendent, que les Anglais exercent sur les mers; mais les flottes Anglaises, ont elles jamais commis la centième partie des actes d'atrocité, de carnage et de pillage, dont se sont rendus coupables les armées Françaises, depuis les six dernières années, et dont elles continuent encore de se rendre coupables? – Considérez le contraste.

Les Anglais bravent et affrontent tous les dangers de l'Océan pour découvrir des pays inconnus – pour établir la civilisation, le commerce et l'amitié, entre les deux poles – pour offrir à toutes les nations le fruit de leur travail, et les

avantages de leur commerce — pour leur fournir les besoins, les commodités, même les superfluités de la vie; en même tems qu'ils prennent en retour des nations étrangères, le produit naturel de leur sol, qu'elles ne peuvent ni consommer — ni employer.

Au contraire les Français envoient des émissaires jeter des semences de discorde, d'anarchie et de confusion, non seulement chez les sauvages, mais encore dans les gouvernements les plus tranquilles et les plus civilisés du monde — les forçant, à la pointe de la bayonnette, et sous le manteau trompeur de l'amitié, de la fraternité et de la protection — d'accepter la prétendue liberté, et l'égalité, dont ils n'ont pas besoin; il leur en faut cependant paier le prix, par le sacrifice de leurs propriétés, de leurs loix, de leur religion, et de tout ce que chaque famille, chaque gouvernement, chaque nation et chaque pays, ont de plus cher et de plus sacré.

Si quelqu'un trouve ce contraste exagéré, qu'il lise avec impartialité l'Histoire des guerres qu'a eues l'Europe, tant sur mer que sur terre, pendant les vingt, mais plus spécialement pendant les cinq ou six dernières années, — qu'il considère avec qu'elle terrible celerité, les malheureux fruits de l'égalité et du *Sans-culotisme*, murissent dans les Indes orientales et occidentales, qui sont teintes de sang — sur les côtes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, — au sein de l'empire du grand Seigneur — en Irlande, en Ecosse et même en Angleterre, — tandis que leur flamme destructive et dévorante ravage tout, — consume tout ce qui a vie en Europe, et cela sans qu'elle éprouve aucune résistance réelle, et sans que rien s'oppose à ses progrès.

Il me semble entendre un reproche de provocation; mais dites moi donc, je vous prie, comment la nation Française a-t-elle été provoquée? Est-ce avant d'avoir saisi et confisqué les propriétés considérables, que plusieurs Princes Allemands et des nobles possédaient en Alsace, sans leur accorder d'indemnité? Est-ce avant d'avoir insulté les Puissances d'Allemagne, en injuriant de la manière la plus révoltante, toute la famille des Bourbons qui étoient leurs proches parens? Est-ce avant d'avoir rejeté avec mépris, les bons offices et la médiation amicale des Puissances voisines entre le peuple et son légitime Souverain? Est-ce avant de l'avoir abreuvé d'opprobres, calomnié et avili lui, son épouse, ses enfans et toute sa

famille, par l'emploi des moyens les plus infâmes, — par des discours, des placards et des brochures aussi basses, aussi inflammatoires qu'elles étaient multipliées? Est-ce avant que les Princes, les Princesses du sang et les grands nobles du Royaume, se soient vus dans la nécessité de prendre la fuite — de se soustraire aux fureurs d'une populace atroce, et de chercher refuge et protection dans vos Etats?

Non! ce n'est qu'après tous ces actes de provocation que les Princes du sang obtinrent une déclaration de *Leopold deux* et de *Frederic Guillaume*, „qu'ils feraient usage de toute leur influence et de toutes leurs forces pour délivrer la Famille Royale „(dont ils étaient les proches parens) de l'état d'oppression et d'opprobre, où, on „l'avait précipitée, et pour rendre à la grande majorité des personnes bien intentionnées de la nation Française, les droits et les privilèges que leur avaient transmis leurs Ancêtres. Cette déclaration eut lieu à Pilnitz en 1791.

L'Angleterre toujours guidée, par un sentiment d'impartialité, refusa formellement d'accéder à ce traité et promit la plus stricte neutralité. Un Decret de guerre, de la part de la Convention de Février 1793. en détruisit l'effet, et fut même précédé de la Saisie des vaisseaux Anglais & Hollandois dans les ports de France. Y-eut il jamais de piraterie mieux caractérisée.

Ce sont là des faits, dégagés de toute partialité, et dont la saine raison ne saurait nier les conséquences. L'Histoire ne manquera pas de les transmettre à la postérité.

SOUVERAINS DE L'EUROPE, quoiqu'il soit possible qu'avec les débris de votre autorité, vous teniez cachés pendant quelque tems sous la cendre ce mépris, ces insultes, ces forfaits; cependant vous ne devez pas vous dissimuler que les éclats s'en feront sentir tôt ou tard, — qu'ils ravageront vos Etats, — s'attacheront à Vos Personnes et culbuteront vos Gouvernements.

Je vous parle le langage de la vérité et de la sincérité, dans une cause qui est la votre toute entière, et qui intéresse votre salut; pensez y sérieusement — pendant qu'il en est encore tems.

Ah! si vous aviez voyagé avec moi dans tous les coins et recoins de la France, de la Flandre, de la Hollande et de l'Allemagne — si vous aviez entré dans les clubs nombreux — dans les sociétés révolutionnaires où des voyageurs sont

admis dans l'esperance d'en faire des proselites — si vous aviez conversé avec des hommes éclairés de toutes les nations et entendu leurs vrais sentimens — si vous aviez pu entendre les maledictions — les imprécations que quelques demagogues violens et egarés n'ont cessé, et ne cessent de vomir journellement contre les rois — les nobles et les prêtres, contre vos administrations — votre religion, aussi bien que contre vos propriétés particulières — si vous pouviez supporter la lecture de tous les libelles seditieux et inflammatoires, qu'on a repandus dans le public contre Vous et vos fidèles sujets, pour vous ravir l'affection et l'attachement de ceux qui sont amis de l'ordre de la paix, et qui ont des intentions pures; pour y faire succeder le mecontentement, l'aversion, la haine contre votre manière de gouverner; s'il vous était possible de lire la dixième partie seulement des moïens dont on s'est servi pour operer votre ruine, vous fremiriez — vous ne cesseriez de trembler pour votre propre existence.

Mais hélas! la flatterie, le respect et la splendeur qui entourent vos trônes, ne vous permettent pas de voir de vos propres yeux, — d'entendre de vos propres oreilles, ce qui se passe en Europe, et au milieu même de vos Etats. Vos fidèles serviteurs — vos ministres, n'osent, ne veulent, ou ne savent pas comment vous en instruire.

Un exemple effrayant à dû vous apprendre, à ne pas vous, fier en une grande majorité apparente de vos sujets fidèles et bien intentionnés. Faites attention qu'il n'est plus en leur pouvoir de vous protéger, quand une horde des * jacobins furieux a saisi les rênes du Gouvernement et s'est emparé de l'autorité: La pluralité sage, raisonnable et bien disposée, reste neutre et inactive dans la plupart des révolutions.

Quel est donc votre premier intérêt, si ce n'est celui de songer à votre propre sureté, — de redresser avec justice et impartialité les griefs de vos sujets, et des autorités constituées; en introduisant dans chaque branche de vos administrations et de vos legislations, une réforme severe, graduelle et soumise aux calculs de la prudence. Agissez en sens contraire du poison qui est aux aguets, — qui agit

sour-

* Rappelez vous toutes les Factions qui ont regnées les unes apres les autres à Paris, à la Haye, à Gênes en Suisse &c.

sourdement pour culbuter votre autorité. Une union franche, sincère et vigoureuse, avec les Puissances voisines, vous assurera des succès, — elle vous fera rétablir dans l'Europe cet *équilibre* juste et salubre, que les Français ont eû l'audace de détruire (a) elle vous conduira à une paix solide et honorable, — elle assurera celle de l'Empire Germanique: enfin elle sauvera vos personnes elles mêmes, — vos familles et vos pays de la destruction dont ils sont menacés.

Il n'est pas douteux, que la générosité Britannique a fait une grande brèche à son crédit, en essayant de détourner et de parer les maux et les dangers qui menacent l'Europe. Plus de cent millions Sterlings sont le prix de ses généreux efforts — son caractère ne s'est jamais démenti: C'est elle, qui vint au secours des malheureux habitants de Lisbonne et qui fit rebâtir leur ville. C'est elle, qui sauva vers le milieu de ce siècle, la célèbre Marie Therese, Fille de Charles six, des coups mortels que lui portaient ses nombreux ennemis. C'est cette même générosité qui l'a faite arracher successivement au vuide affreux de la misère — au besoin impérieux de la faim, plus de soixante dix mille émigrés français chassés de presque tous les états civilisés de l'Europe; c'est encore la grande Brétagne qui a fourni tant de millions Sterlings à toutes les Puissances du Continent pour leur propre défense — quand elle n'avait pas à craindre l'invasion d'un *seul pouce* de son Territoire.

Ces faits ne sont rien en comparaison des preuves sans nombre, que fournit l'Histoire du caractère Britannique — de la libéralité de cette Nation — de l'honneur qui l'anime. Ces titres la mettent sans doute bien au dessus des viles — des

(a) Voyez le traité de paix d'Utrecht de 1713. Les Etats Generaux s'y engagent de la manière la plus formelle et la plus solennelle à ce-qu'aucun village, ville, forteresse ou territoire quels qu'ils puissent être, des provinces Espagnoles Beligues ne puisse passer sous la domination française, à quelque titre que ce soit, par present, vente, échange, mariage, succession d'héritage acte testamentaire, ou autrement. L'Esprit qui domine dans ce traité ou son principal objet est, de conserver la balance politique de l'Europe contre l'accroissement de la France. Cependant la conquête qu'elle vient de faire de la Flandre, et la création de tant de petites republics tributaires, toutes unies par le lien de la fraternité, détruirait l'édifice politique de plusieurs siècles, et ferait cesser l'équilibre tutelaire dans la proportion de trois à un, si la paix se concluait à Rastadt sur la terrible base que presentent les Français.

basses calomnies d'une Nation qui, sous ses différentes Monarques fit mouvoir tous les ressorts possibles — afin, d'asservir plusieurs Puissances de l'Europe. L'Angleterre se mit toujours en première Ligne, pour les sauver du naufrage qui les menaçoit: Elle sacrifia genereusement à leur defense, les trois quarts des trésors qu'elle ne devoit, qu'à son industrie — à ses travaux, et à son Commerce: Une conduite aussi grande, et aussi genereuse, ne manqua pas d'éveiller l'envie, et d'enflammer la haine et le ressentiment de sa puissante Rivale; dont la fourberie et la perfidie ont acquis tant de célébrité dans l'Univers entier: Mais enfin, le masque est tombé — tout est dévoilé. Pour endormir vos soupçons, les Français ont decreté, *l'abolition de la mort*, et la *renonciation*, à toute conquête; et on les a vus commettre les actes, les plus tiranniques — vouer la famille Royale à l'insulte, et à l'état abject de l'esclavage. Ils l'ont fait passer, par les terreurs d'une mort, qui se renouvelloient à chaque instant. A ce moyen, ils ont fait fuir les Princes, les Nobles et les Prêtres; ils les ont forcés à chercher un asile, sous un ciel étranger. Après avoir porté la dernière classe du peuple, par tous les moyens imaginables de fausseté et de tromperie, au dernier degré de terreur, de misère, de famine, et de désespoir — ils l'ont mise dans la nécessité de s'enroller; ils l'ont ensuite poussée comme des hordes devant la gueule des canons, et la pointe des bayonnettes, comme des victimes destinées au massacre. C'est alors, qu'ils ont cru devoir risquer tout — hazarder tout, et qu'il falloit faire dépendre la victoire, ou la défaite, d'une potion d'eau de vie, assaisonnée de quelques grains de famine réelle et de désespoir. L'une ou l'autre de ces chances, devoit amener le terme de la misère en France. Si tous ceux qu'on envoyoit au combat, eussent péri — leur mort assuroit le repos des Usurpateurs. Ils n'avoient plus à craindre le cri terrible, du pain et des vêtements; ils pouvoient alors gagner du tems, et en venir à une capitulation honorable, avec les Puissances coalisées — en leur remettant la Famille Royale. Dans le cas du triomphe, ce que l'événement a justifié, ils se trouvoient portés tout à coup au faite de la puissance et du despotisme; peu leur importoit, qu'ils les dussent à des monceaux de victimes, et que la terre fut abreuvée du sang de leurs concitoyens. Ils leur suffisoit, d'ac-

complir ce qu'ils ont fait, — quelqu'en dût être le prix. C'est, ce même esprit de fourberie et de liberté, qui donna au Malheureux *Louis* le droit de *Veto*. Jamais Prerogative ne fut plus solennellement reconnue. Y-en-eut-il j'amaïs débattue, et sur laquelle on votât, avec une plus entière liberté? Cependant l'exercice qu'en fit ce malheureux Monarque, le conduisit à l'échafaud. C'est dans ce même esprit de liberté et de perfidie, que les Gouverneurs Français ont fraternisé avec la Flandre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, Venise — qu'ils commencent à le faire avec la Suisse; comme aussi avec les Etats qu'ils ont jusqu'ici laissés au Saint Père. Cette fraternité coute à tous ces differens pays, des Millions d'hommes, et des propriétés inappréciables. — Il leur faut-y ajouter le sacrifice entier de leur independance réelle, de leur religion, et de leur bonheur: En effet, après avoir fait sentir aux malheureux habitants de la Flandres &c., le fléau des contributions les plus pesantes; ils les ont depouillés, de tous les grands etablissements Ecclesiastiques, que, jusqu'à cette epoque, le peuple avoit toujours regardés comme sacrés. En Hollande, le trop rusé cidevant Abbé Seyes, vint à bout, de faire sortir de la poche des Hollandais, dont la parsimonie est cependant si connue, *Un Million de Florins*. Il fit bien pis encore à force de finesses, en employant le mépris à propos, et par des tours d'adresses, d'un nouveau guerre, il remplit les bourses des Hollandais de quelques *Milliards d'Assignats* — et en reçut, en echange plusieurs Millions de * *Florins*. Le Comité de Sureté publique de Paris, envoya en Hollande, des bales — des cargaisons de ce papier monnoye — entierement decredité. De nouvelles ruses en facilitèrent la circulation; et pour mieux etayer la fraude, on ne manqua pas d'établir des *bureaux de verification* dans les villes de cette nouvelle et docile alliée. Il n'y eut pas alors un malheureux do-

* Il est de fait, qu'au printemps 1795, la garnison Française forte, de douze à quinze cents hommes, consumma à Amsterdam dans l'Espace d'un Mois, pour environ soixante Mille Florins de Vins et de Liqueurs. A ce prix, que ne doivent pas avoir couté à la Hollande, les vingt cinq mille Français — qui n'ont pas vécu dans ce pays en indigents affamés, comme ils y sont entrés, mais plutôt en vils debauchés, pratiquant à l'ail des Enfans d'Israël l'usure la plus revoltante — en changeant leurs assignats, pour de l'or de l'argent et tout autre objet susceptible d'être transporté en France.

mestique qui, dans l'esperance de trouver de la grandeur et des richesses dans de gros volûmes d'Assignats, ne sacrifiait jusqu'à ses gages pour s'en procurer. Vous ne pourriez pas dedommager les Hollandois de ce que l'accolade Française leur a déjà couté, en propriétés réelles et effectives, avec trois cent Millions de Florins, ou trente Millions Sterlings, sans compter 960,000,000 Florins, ou 96 Millions Sterling ancien capital, qu'ils ont perdus dans les deux Banqueroutes de la France – et leur Marine, leur Commerce, leur Navigation, qui étoient les vraies sources de leur Opulence et de leur prospérité. Quel motif a donc pu les déterminer à des pertes aussi serieuses? Le croirait – on? un chimerique espoir – la question de savoir, si l'Escaut doit être ouvert – si sa Navigation doit être libre pour l'intérêt de *la grande Nation*, ou, si elle ne doit pas l'être pour celui d'une petite République – *Tributaire*.

Il n'y a point de Hollandois si peu raisonnable qu'il soit, qui, s'il osait, (la main sur la conscience,) manifester ses vrais sentimens, ne maudit ce baiser fraternel qui lui enlève son Element – son Or, son Commerce et sa Navigation; tandis qu'au contraire, aussi longtems que la Hollande a été l'Alliée de l'Angleterre, elle a joui paisiblement sous sa protection, de tous ces avantages.

Il seroit superflu de faire connoître ici toute l'adresse, toute la perfidie dont les Français ont fait usage, pour detacher le dernier Roi de Prusse de la grande Coalition, et l'influence qu'ont eue sur cet évènement les conseils d'un Luchesini et d'un Bischofswerder, au mépris du payement considerable que l'Angleterre avoit déjà effectué, pour faire marcher les vingt mille Prussiens qui devoient sauver la Hollande et empêcher sa ruine.

Il y a bien peu de gens en état de donner les details de tous les sacrifices qu'il a fallu que la Prusse fit, et de tout ce qu'il lui en a couté pour s'être retirée de la coalition, sans parler de l'idée peu honorable, qu'une pareille conduite a donnée à toutes les Nations du caractère et de la bonne foi de la Cour de Berlin. Il faut espérer que le Prince qui la gouverne actuellement et qui fait concevoir de lui les plus hautes espérances, saura la laver de cette tâche.

Com-

Comment le méchant esprit de France a-t-il traité les Ducs de Parme, et de Modène — les Rois d'Espagne, de Sardaigne et de Naples? Comment a-t-il traité le Pape lui-même, quoiqu'il eut presque déjà fait le sacrifice de sa couronne, en faveur de la grande et de la genereuse Nation, par la facilité avec laquelle il s'étoit prêté à l'établissement jusqu'ici sans exemple, d'un tribunal Français de Justice dans Rome. Comme si, dans le fait, une pareille nouveauté aurait du presenter à son esprit d'autre idée que celle d'une caverne, où l'on voulait ourdir des trames et des conspirations contre son autorité.

Au simple compte qu'en a rendu l'Ambassadeur de France, il n'est personne dans le monde qui ne voie clairement que cette horrible conspiration, a été le resultat des intrigues secrètes de la France. — Heureusement que l'activité vigilante de la Police en decouvrit les fils; au reste, tous ceux qui ont peris dans cette insurrection sont, ou des Français, ou de misérables gens à gages du Directoire. Ils ne sont point chers en Italie. Quelle bassesse ne decouvre-t-on pas dans le Rapport qu'on a fait de cet événement! comme il est entortillé! — quels artifices, — quelles ruses maladroites on y a employés pour faire accroire à l'Univers, que c'étoient les espions du Pape qui avoient excité la rebellion et provoqué le massacre. Si la revolte eut reussi, alors la grande Nation auroit accordé *protection aux brigands* — ses affidés dans Rome. Elle se serait emparée des domaines de sa Sainteté. — elle en eut conservé l'administration jusqu'à ce qu'elle les eut entièrement pillés et depouillés de toutes les richesses, qu'ils pouvaient contenir, — cédant alors à des sentimens de sagesse, de justice et de fraternité, elle aurait incorporé, et reuni la nouvelle nation conquise — aux Republiques Cisalpine et Liguriene déjà ses tributaires: ou enfin, la grande Nation aurait dit, que, voulant donner une marque particulière de sa bienveillance à ses frères, aux nouveaux convertis, elle leur permettait de vivre, — de couler des jours heureux sous le regne bienfaisant et salutaire — sous l'influence benigne des agens du Directoire.

Quel homme de sens commun n'apperçoit pas, que, sur le pretexte le plus frivole et à l'aide de l'imputation la moins meritée, que l'on ferait au Pape d'avoir causé un second massacre parmi les citoyens français, — d'avoir forcé leur Mi-

nistre à fuir pour se soustraire à la fureur de la populace, on confisquerait ses états pour le châtier et le punir d'un tel forfait. On ne manquerait pas encore de dire que c'est lui qui est le conspirateur — qu'il a, par des machinations infernales, excité et muri l'indignation, la rage et la licence du peuple. Le pas une fois fait, on ourdirait de nouvelles conspirations dans le reste de l'Italie, — on se menagerait des raisons plausibles, — on se préparerait des motifs justes et raisonnables d'*incorporer* les différents états de cette partie de l'Europe, à des gouvernemens déjà tributaires de la grande République; ou d'en faire quelques uns de ses départemens directs. Tout cela s'opérerait sans doute sous le manteau pharisaïque; *il faut*, dirait-on, *céder à la nécessité des circonstances — ou à la volonté suprême du peuple.* Mais personne n'est dupe de ce langage — ce ne sont que des bravades soudoyées.

Les Français confisquent, volent, transportent, et guillotinent chez eux; ils conspirent, font des invasions, pillent et assassinent dans les pays étrangers. Après avoir manqué à la foi publique et volé les Venitiens, — après les avoir depouillés, même de leur dernière chemise, ils les ont livrés au Gouvernement Impérial — qui a avalé l'appas; et qu'on ne se persuade pas, que, c'est en compensation ou en recompense de ce que l'Empereur a perdu en Flandre, en Allemagne et en Italie, qu'il a reçu le territoire de la plus ancienne République du Monde. Qu'on ne croie pas aussi que Sa Majesté y ait été conduite par le desir des richesses que pouvait lui offrir un pays à moitié ruiné — non, c'est uniquement parceque la France a jugé que cet arrangement, que ce nouvel ordre de choses convenait à l'avancement de son plan favori, d'une *république universelle*, de l'établissement de sa *domination*, de la *tirannie* et de l'*esclavage démocratiques*; car tous ces mots sont presque synonymes dans le nouveau dictionnaire politique et révolutionnaire. Qui ne sait apprécier cette fraternelle mais ridicule modération avec laquelle la grande Nation prétend avoir traité l'Empereur? A quoi bon la faire sonner si haut? et à qui peut elle en imposer?

Quel homme de bon sens; quel homme sage, peut maintenant contester, d'après ces faits (dont la vérité, n'est pas moins certaine que celle du soleil au firmament,) que le Machiavellisme des gouverneurs français, a deux ob-

jets principaux. Le premier, de *couvrir* leur République indivisible — ce colosse, cette masse d'une grandeur si prodigieuse, par les rivières les plus difficiles à franchir, — par les plus importantes fortifications, et en exposant au premier feu les Républiques tributaires.

Le second, de *pouvoir à volonté* faire des invasions — conquérir et soumettre tout Etat voisin, qui oserait, en repoussant le baiser fraternel, refuser les contributions qu'ils pourraient par hasard leur offrir en échange.

Reveillez vous donc, vous Puissances de l'Europe qui n'êtes pas encore anéanties, pour conjurer l'orage qui menace vos têtes. Je vous le répète; vous êtes des *victimes destinées à périr* dans le siècle qui va s'ouvrir — Votre perte est jurée. C'est en surveillant soigneusement les *possessions* que vous transmirent vos dignes ayeux, que vous pourrez espérer *les faire passer* à vos descendans appelés à les recueillir: si vous en avez qui soient dignes de vos sentimens — si vous ne desirez pas leur voir ravir tout ce qui vous est cher à vous mêmes et à vos familles, et pour peu que vous ayez de desir de *les arracher* au malheureux sort, qu'éprouvent les Princes les nobles et en general toutes les honnêtes gens de la France, — je vous en supplie, *réunissez vous tous sans délai*, — *deployez votre courage et montrez toute la vigueur, dont vous êtes capables pour vous opposer à l'ennemi commun*, pendant qu'il en est encore tems, pour conjurer la tempête et y résister puisque vous le pouvez encore. Si vous ne vous hâtez de le faire — comptez que vous, ou votre posterité *perirez tôt ou tard* dans la détresse, dans la misère et le besoin. Mais je suppose que vous surviviez à ce fatal évènement, espérez vous trouver un azile aux autres Cours d'Europe? ah! croyez bien que, si quelques Etats peuvent conserver leur indépendance, ils se donneront bien garde de vous offrir un refuge à vous, à votre famille et à tout ce qui vous tient; ils auraient trop à risquer en déplaisant aux tirans de l'Univers.

Jetez vos regards sur l'Angleterre! elle ne vous engagea point dans la guerre contra la France, et ce ne fut point elle qui l'alluma. Il fallût qu'elle se vit attaquée par un décret solennel pour y prendre part. Quelle noble indignation ne fit elle pas paraître à ce cartel hostile? Avec qu'elle ardeur — avec quel zèle ne

vous aidait-elle pas, de la sagesse de ses conseils — de la bravoure de ses Soldats ? Avec quelle générosité, — quel désintéressement ne vous prodigua-t-elle pas son or, et les productions de son sol, pour vous mettre en état de défendre même votre intérêt particulier dans la cause commune ? Et qui ose contester que l'Angleterre n'ait payé la plus grande partie de la dépense, qu'a entraînée une guerre aussi sanglante, dont le but a été de *sauver la Balance politique de l'Europe*, et de conserver vos possessions dans leur intégrité. Un sacrifice aussi généreux de la part de la grande Bretagne, n'a malheureusement produit aucun effet ; et n'a été qu'un palliatif : mais est-ce sa faute ? Sans parler ici de beaucoup d'autres causes de ce malheur, a-t-elle pu reprimer et empêcher, l'effet de la méchanceté diabolique et des artifices qu'ont employés les exécrables tirans de la France, pour se *laver* — pour se *disculper* des imputations que méritaient les *beuilles grossières* qu'ils avaient faites dans *leur* pays, et des crimes dont ils donnaient le signal chez leurs voisins ? Que n'ont-ils pas faits pour écarter le reproche de la misère et de toutes les horreurs qui sont devenues le patrimoine d'une patrie, qu'ils ont *trompée de mille manières* — qu'ils ont *abusée* et tirillée en tous sens ? Qui pouvait détruire ces étonnans moyens ?

Chaque fois que les Parisiens et les armées manquaient de pain, d'habits, de chandèles, quoique ce fut par les *malversations* multipliées des gouverneurs et des commissaires, c'était toujours l'or de Pitt et de Cobourg, qui avait fait disparaître, et les vivres et les denrées. Ne suffisait-il pas à Robespierre et à ses prédécesseurs de donner à entendre, qu'un propriétaire ou un homme qui jouissait de quelque considération, était vendû à l'or de Pitt et de Cobourg, pour le faire aussitôt arrêter — jeter dans un cachot, pour le faire passer par les formes d'une procédure, qui n'était qu'une vraie farce — une pure dérision, et le porter ensuite tout d'un trait sous le fatal couteau ? Les satellites de ses crimes, les gouverneurs du moment ont à la vérité réformé cet odieux instrument de mort ; mais en sont-ils moins barbares ? ne vient-on pas de les voir condamner le meilleur des hommes à un *cachot* perpétuel, ou, à la *transportation*, et cela sans forme de procès — au *mepris* de cette sainte constitution, qu'ils ont ouvertement violée et presque détruite ? Sans doute

ils

ils ont craint que la vérité ne vint à transpirer, et que son éclat ne les fit exterminer en chatiment d'une si monstrueuse atrocité.

Dés gouverneurs aussi indignes que le sont ceux là, ne se font pas scrupule de recevoir à bras ouverts, tout le rebut, — tous les scélérats — tous les bandits de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande et des autres Nations; ils leur portent des santés, ils boivent des rasades et font des libations en l'honneur de leurs crimes, au milieu des fêtes publiques. Enfin ils les décorent des dignités nationales, tandis que, d'un autre côté ils volent, ils mettent hors de la loi, ils transportent, ils assassinent des milliers de leurs propres concitoyens, nobles, prêtres, directeurs, législateurs, magistrats, citoyens de toute espèce, — des familles entières, des femmes sans défense, jusqu'à des enfans à la mamelle.

L'Histoire présente des traits de grandes cruautés, commises par des tirans habitués à verser le sang des hommes parmi des nations barbares, et dans des pays aussi incultes, aussi déserts qu'étaient sauvages les moeurs des peuples qui les habitaient; mais il est réservé à la posterité de lire des actes sans nombre d'injustice, de barbarie, de despotisme, et qui n'ont rien de pareil dans les annales du monde, commis par la nation la plus polie, la plus galante et soit disant la plus spirituelle du globe, — au nom de la liberté, de la justice et de la modération.

Quiconque réfléchira sur toutes les atrocités, — sur le carnage et la dévastation que la révolution française a causés, sera saisi d'étonnement et demeurera stupéfait; il frémissa, il vomira des malédictions, — sa pitié s'indignera et ne pourra supporter la déchirante idée, d'un débauché *Mirabeau* — d'un féroce maître de poste *Drouët*, qu'une indolence criminelle empêcha d'être coupés par morceaux, pour avoir osé se révolter contre leur légitime Souverain, — tandis que l'acte le plus léger d'insubordination, a été puni dans la personne des Marins, des soldats, des amiraux et des généraux les plus braves et les plus intrépides, de la peine de mort.

Si l'on eut rendu à ces deux scélérats, la justice que méritait leur rébellion, que de sang, — que de l'armes on eût empêchés de couler! que de malheureux qui

dorment aujourd'hui dans la nuit du tombeau, jouiraient encore de la lumière! que de milliards, que de propriétés eussent échappés au naufrage!

Que cet exemple vous serve de *Leçon*, O, Souverains de l'Europe! soyez vigilants, oui, veillez sans relâche; craignez de trouver dans vos états, et jusque dans l'ombre de vos trônes, autant de *Mirabeaux*, et de *Drouëts*, que vous-y-avez de nivelleurs, de propagandistes, d'orateurs, d'écrivains, d'imprimeurs — *borgnes et boïteux en politique*.

Surveillez les jusque dans les plus petits recoins de votre domination; la France qui ne veut que le *bonheur de l'humanité*, ne manquera pas de vous en vomir des torrents.

L'Angleterre a déjà repandû le sang de ses enfans, — elle a employé des trésors immenses à votre defense, et dans la seule vue, je ne saurais trop le dire, de conserver l'équilibre politique de l'Europe; mais quel en sera le fruit, si ses généreux efforts ne sont *soutenus d'une union sincère et vigoureuse entre vous tous*?

Je ne m'arrêterai point à vous parler ici des grandes fautes commises dans vos armées, par vos officiers généraux, — des mauvaises dispositions desquelles les Français ont dû prendre, si souvent, des avantages essentiels à leurs intérêts? Et à quoi bon rappeler les malheurs passés, quand il ne s'agit que de détourner *ceux qui vous menacent*?

La grande Brétagne ne s'est pas bornée à sacrifier le sang de ses sujets, sur le Continent, et, a y consommer des trésors considérables; elle a fait plus pour le soutien de la cause commune. Pour balancer, autant que possible, *les pertes* des Français avec *les vôtres*, elle a fait des conquêtes périlleuses dans le nouveau Monde, et dans des pays lointains. Elle se proposait encore d'en faire le sacrifice généreux de les rendre aux Français, à condition qu'ils *vous rendissent une grande partie* de celles, qu'ils avaient faites sur vous. Dans l'exécution de ce noble dessein, l'Angleterre donna au monde une preuve éclatante de son amour pour la paix et la justice. Victorieuse — triomphante, elle s'humilia, elle descendit jusqu'à envoyer une seconde Ambassade, malgré la manière, en quelque sorte ignominieuse, avec laquelle on avait ordonné à la première de quitter Paris. Qui-est-ce qui ignore

avec quelle hauteur, quelle arrogance cette seconde Ambassade fut encore renvoyée de Lisle? Bien instruits que les perfides desseins d'un *republicanisme universel en Europe*, ne se manifestent que trop dans chaque mouvement, dans chaque moïen, que ses gouverneurs emploient; ils refusèrent nettement la compensation des conquêtes faites en Europe, avec celles des Indes et de l'Amerique. Ils conçurent bien qu'une semblable mesure rétablirait en Europe l'équilibre politique qui y convient, qu'il ferait avorter leur projet ambitieux d'une domination Universelle.

Après avoir conquis une grande partie du Continent avec impunité, dans la rage et la fureur qu'ils ont de vouloir en raser et niveller tout le reste, ils se repandent en invectives et en declamations de toutes especes contre l'Angleterre.

D'abord ils lui imputent d'être la première cause de la guerre, et conséquemment des conquêtes qu'ils ont faites, — de leurs pillages, et de leur grandeur subite.

Secondement les Anglais ont osé se maintenir superieurs en mer — battre les flottes — bloquer les ports de leurs ennemis, et faire des conquêtes sur leur élément naturel, en *dépit de la grande Nation*.

Pour se venger et punir ces deux crimes, ils rassemblent tout ce que la haine peut avoir de plus envenimé. Ils électrisent quelques têtes déjà en delire; ils font couler à flots, le vin et l'eau de vie; ils emploient les mensonges les plus* grossiers, les fourberies les plus insignes et des calomnies de toute espèce. En tout cela que se proposent ils? deux choses; la *première*, de *vuid*er les poches de ceux qu'ils *exaltent*, et cela pour fournir au luxe extravagant de cinq despots; la *seconde*, de leur offrir la chance flatteuse, de se faire *tuer* dans des attaques multipliées jusqu'à ce qu' enfin il ne reste pas un seul soldat, qui ait droit de reclamer le *milliard*, qu'on a promis depuis si longtems à l'armée. Que de milliers de malheureux dans cette belle espérance ont déjà mordû la poussière, ou ont été estropiés.

Eh! pourquoi cette jeunesse court elle donc ainsi à sa perte? C'est pour mettre cinq tirans en état de faire repandre plus de sang — de dissiper plus de trésors dans un mois, que les cabinets les plus extravagants de leurs anciens

* Entre autres comparez le rapport qu'ils ont fait du traitement de leurs prisonniers en Angleterre avec ceux du Magistrat de Liverpool, et des prisonniers eux mêmes!

maîtres et la noblesse de la France, n'en firent repandre dans toute une année. Quand on considère que tous les créanciers de l'Etat — tous les intéressés dans les fonds publics, et des milliers de familles des plus respectables, sont dans la dernière détresse et prêtes à mourir de faim, ne doit-on pas s'indigner peut-on supporter l'idée d'une dissipation, et d'une prodigalité aussi révoltantes?

Avec qu'elle impudence ne proclament ils pas — ne rehaussent ils pas, dans chaque acte qui émane d'eux, leurs conquêtes jusques aux portes de Vienne et de Rome? Et ne menacent ils pas de les pousser, *à la nage*, ou en marchant *dans les airs* jusqu'à celles de Londres? Jamais elles ne s'ouvriront devant eux — Buona-
parte, y vint-il lui-même, avec toute la République — *une et indivisible!*

L'Univers entier doit maintenant avoir les yeux ouverts, sur tout ce qu'oseraient tenter les Français dans leur délire, s'ils avaient autant de pouvoir sur mer, qu'ils en ont sur terre; pas un *seul hareng* — non pas un seul, n'échapperait à leur active vigilance et ne pourrait arriver sur les côtes de l'Angleterre; à plus forte raison un *vaisseau neutre* ne le pourrait il! La vaillance et la bravoure toute puissantes des Héros Français, oseraient prétendre enchaîner le flux de la marée, — et lui défendre l'entrée des ports de la Grande Bretagne.

Souverains de l'Europe! et vous Puissances neutres de l'Univers, avez vous lû — avez vous bien conçu, les derniers décrets émanés de la volonté suprême du peuple Français? Si aucun de vous, sans en excepter le grand Tippoo Saïb, le grand Mogol, le Grand Seigneur, l'Autocrate de toutes les Russies, même le Roi de Jérusalem — si *aucun de vous tous*, dis-je, a l'audace de mettre des vaisseaux „en mer, — de les envoyer chercher des marchandises en Angleterre, *ou en respirer l'air*, de les faire aborder dans une seule possession anglaise du globe terrestre, — souvenez vous en bien, les *pirates* privilégiés de la *grande Nation*, les saisiront, les déclareront de bonne prises, sans juri, sans jugement, sans aucune grace — et il ne vous restera qu'à les remercier de cette grande modération. Quelle honte! — Quelle infamie!

Libre à Vous au surplus, d'envoyer des marchandises en France, et d'en rapporter des cargaisons précieuses, d'Arbres de Liberté, *sans fruits comme sans raci-*
nes,

nes, — de bonnets rouges, — de cocardes tricolores, — de couronnes civiques, — de saluts fraternels, — de mentions honorables, — de bien mérités de la nation, — d'honneurs de la séance à vos capitaines, à vos matelots — et même à vos * mousses; tous, en recevront autant qu'ils en pourront porter. S'il reste quelque place dans les chambres, entre les ponts, vous pouvez ordonner qu'on y serre des exemplaires, des millions de loix que l'Assemblée nationale de France, la Legislative, la Convention, les jacobins, les feuillans et une infinité d'autres clubs majeurs n'ont cessé de vomir; elles sont toutes aussi belles aussi bonnes qu'elles sont nouvelles, et vous aurez encore l'avantage de ne les paier que le prix de seconde main, — liberté entière vous est donnée de les porter dans tous les marchés du monde, pour en faire la vente, même dans la lune si vous le pouvez, à la réserve de l'Angleterre.

Quelques politiques à vue troublée, voudraient persuader aux Puissances et à leurs sujets, qu'ils auraient plus d'avantage à secouer le joug tyrannique de l'Angleterre, (c'est ainsi qu'ils l'appellent,) en cessant tous rapports de commerce avec elle, pour en établir de nouveaux entre eux et les Hollandais, qui se contentent d'une moindre commission. Pour peu qu'on ait de connaissance de la science du commerce, il est aisé de voir au premier coup d'oeil, combien tous ces raisonneurs sont superficiels. N'est il pas en effet reconnu que, depuis plus d'un siècle, les intérêts politiques et de commerce des nations sont devenus *inseparables*? Mais le grand nombre des politiques d'état de la vieille Europe, ou des modernes écoles de France, sont infiniment au dessus de la science actuelle du commerce et de la navigation. Convenons cependant que, s'ils en ont quelque foibles idées, ils les présentent d'une manière qui choque autant le sens commun que les vrais élémens

* Quand quelques centaines de Matelots affamés, vinrent pieds-nuds de Brest à Paris demander leur gages à la Convention Nationale; on gorgea leurs estomacs *des honneurs de la Séance*. Le Gendre (maître Boucher à Paris) qui mieux que tout autre savoit, qu'une livre de viande, leur ferait infiniment plus de plaisir, fit la motion „de leur donner à compte un Assignat de Cinq „Cents Livres.,, Ces pauvres malheureux poussèrent alors de cris de joie — et laissèrent là, les honneurs de la Nation pour se regaler d'un repas plus solide.

du Negoce. Rien n'est si digne de notre admiration que de voir un * *Chanoine* politique à la Française, qui sait à peine les premiers principes du commerce, se donner un air scientifique, et pretendre enseigner aux premiers Negociants du monde, comment ils doivent diriger le cours de leurs speculations. Beaucoup de ces chevaliers errans dans la carrière du commerce, ont debuté en Europe depuis la revolution Française; on ne saurait contester qu'elle a fait éclore de grands talens; mais aussi il n'en est pas moins vrai qu'elle a été la pepinière et le berceau d'une foule de charlatans et d'empiriques de toute espece.

N'est ce pas même le poignard du grand Robespierre, qui a épuré ce genie militaire des Français qu'on a tant vanté — n'est ce pas l'infame conteau de ce monstre qui lui a donné une si étonnante activité? Il savait ce heros, comment il fallait s'y prendre pour en former. Il savait inspirer le courage en reduisant au désespoir, et reduire au désespoir par la famine et un entier dénuement. Il savait operer des merveilles bien plus étonnantes encore. Car tantôt il imposait silence au désespoir, et tantôt il en faisait l'instrument des plus horribles forfaits: Il n'avait besoin, pour cela, que de quelques verres de liqueurs préparées à sa manière.

Quiconque a étudié le caractère des Français sait avec qu'elle facilité ils passent d'une extremité à l'autre, — de l'esclavage le plus abject à la liberté la plus extravagante — de la superstition la plus grossière à l'Atheisme le plus inconcevable; de très humbles et très obéissants serviteurs, ils deviennent en un moment, législateurs sevéres, tirans et directeurs.

S'il est possible que la folie et la rage des Français excitent le rire d'un Quakre anglais, quelque sérieux qu'il puisse être, il ne l'est pas moins que les procédés et le delire du directoire, fassent sortir une censure aussi judicieuse que meritée.

* Un des motifs qui m'a déterminé à vous adresser cet appel a été un ouvrage intitulé: *Adresse au Congrès de Rastadt, par un homme d'état*. J'ai vu différentes declamations aussi basses les unes que les autres, écrites en Allemand et en Français, par le même auteur ci-devant chanoine à Berlin (d'où il est de notoriété qu'il a été obligé de partir) passé au service de France; il repand, dans le public, des brochures politiques; et faut il s'en étonner? Y eut il jamais autant de lumières sur la terre qu'à present? Chaque savetier, chaque chaudronnier de la grande République -- ne se donne-t il pas l'air d'un homme d'état, et ne pretend il pas reformer le code politique de l'Europe?

Le dit Chanoine politique met en tête de sa dernière et ridicule brochure, l'introduction qui suit : „C'est avec plaisir que je prends la plume; peut être est-ce pour la dernière fois; nous sommes en effet à une époque où la grande querelle de l'Europe n'est pas encore entièrement terminée; je dis avec plaisir, puisque nous touchons au jour d'une paix générale parmi les nations civilisées de l'Europe, car les habitants de la grande Bretagne sont encore dans une *demie barbarie*. Les Princes de l'Allemagne sont vivement convaincus de la nécessité de cette paix, du besoin qu'ils en ont — eux et leurs états; on n'en peut plus douter; *mais sur quelles bases sera-t-elle faite, et quelles en seront les conditions?*„

Après ce début il marque, il trace les limites de chaque état en particulier, et il ne manque pas d'avertir les grands hommes d'état qui sont au Congrès de Rastadt que, s'ils n'ont pas l'attention de mettre *en avant* quelques petites principautés, c'est à dire entre leurs frontières respectives, les grandes puissances seront à chaque instant en guerre, soit entre elles, soit avec la grande république. Il eut aussi bien fait de les engager à rétablir ces *Guérites fortifiées*, qui devaient leur existence à l'ancienne chevalerie, et qui furent le fruit de la féodalité dont ils marquaient les devoirs et les obligations, au tems de Charlemagne. Il paraît surtout fort occupé d'un point capital, — celui de prévenir les invasions qu'elles pourraient faire les unes chez les autres; il paraît, en effet, espérer avec confiance qu'elles ne s'écarteront pas de la ligne de conduite qu'il prescrit à chacune d'elles; si elles étaient assez peu sages pour l'adopter, elles ne manqueraient pas d'avoir bientôt de nouveaux sujets de discorde.

L'Esprit qui regne dans tout son ouvrage a pour but, d'éveiller l'attention des puissances qui y sont le plus intéressées, sur ce qu'elles *devraient* faire, pour se *préjudicier* l'une à l'autre, et servir leurs intérêts respectifs.

Il se donne bien garde d'indiquer aucune règle de conduite à la grande république; elle est trop au-dessus du pouvoir des hommes, — elle n'en a rien à craindre; c'est *elle seule*, qui peut leur accorder protection.

Lorsque ce savant politique fut proposé pour accompagner le ministre de la Croix en qualité de secrétaire d'Ambassade à la Haïe, il écrivit un pamphlet où il

essaya de prouver toute la justice qu'il y avait, à ce que la république Française et toutes les autres Puissances de l'Europe se réunissent, pour indemniser la république Batave, en lui donnant les restes du territoire de l'évêché de Munster; ce sont principalement des bruyères et des terrains pleins de sable. C'est à la culture de ce sol, qu'il fait fixer l'industrie des Hollandais. La grande République doit s'imposer ce devoir, en reconnaissance des centaines de Millions de Florins dont elle a allegé les coffres de sa docile soeur. Elle ne le doit pas moins pour se menager des ressources, on veut parler des Millions dont elle pourra encore, par la suite, éprouver le besoin.

Les puissances du Continent n'ont pas un moindre intérêt à seconder cette motion, puisqu'en fournissant aux Hollandais une belle occasion de bêcher, de labourer, de semer, de moissonner, d'attraper et de faire de l'argent à toutes mains, ils y trouveront des facilités pour faire remplir les emprunts, dont ils pourraient par la suite sentir la nécessité.

Quant aux demi barbares de la grande Brétagne, ils doivent être exclus de toute société et de tout commerce avec les nations civilisées du Continent; ce chanoine brouillon, *la lumière du monde*, ainsi que tous les petits champions de sa monstrueuse République, n'ont pu concevoir que c'était aux rapports, aux liaisons d'amitié, que l'Europe avait entretenûs avec ces mêmes barbares, qu'elle était redevable de toutes ses idées de liberté, de navigation et de commerce; ces heros de la grande République ne se persuadent pas qu'ils auraient cabriolé, qu'ils auraient sifflé dans les chaînes du despotisme, jusqu'au jour du jugement universel, s'ils n'avaient reçu quelques leçons de liberté et de politique de leur voisine l'Angleterre. Cet homme est surement né, a été nourri et élevé sous le régime des Jésuites; il a sucé leurs principes religieux, trompeurs et fanatiques; il ne semble pas avoir une idée juste des differens intérêts de politique, de navigation et de commerce, qui tendent à unir les hommes entre eux, et les differens pays les uns avec les autres. Lui et ses égaux en connaissances, declament contre le commerce particulier de l'Angleterre et du Portugal; ils le traitent de tyrannie anglaise; mais ils ne presentent jamais au Portugal d'autres nations, pour faire l'achat de leurs vins, de leurs huiles, de leurs soies,

soies, de leurs cires, du vif argent, des fruits et des différentes drogues, qui sont ou le produit de leur sol, ou le fruit de leur navigation. Les Portugais, dans le fait, auraient beaucoup de peine à tirer parti, de toutes ces denrées sans les marchés de l'Angleterre. Il est encore vrai qu'ils consomment le produit de l'industrie anglaise — qu'ils s'en nourrissent et s'en habillent, tandis, qu'au contraire les Anglais ne leur enlèvent que leurs superfluités en vins, fruits, drogues et argent massif, desquels objets au surplus ils pourraient *bien se passer*. Si les Portugais étaient obligés d'acheter, des Français et des Espagnols, les besoins et les nécessités de la vie, ils seraient la plus pauvre nation du monde; le triple du produit de leurs mines &c., ne paierait pas les objets de première nécessité qu'ils sont obligés de tirer des pays étrangers, — s'ils n'avaient pas d'autres acheteurs de leurs productions que leurs voisins. Les Espagnols sont précisément dans la même position, par rapport à leurs vins, leurs laines, leurs fruits, leurs drogues, leurs pelleteries, leurs cires, leurs huiles, leurs sels, leurs soies-crues, leur marbre, leur vif argent, et beaucoup d'autres productions de leurs colonies. Comment les Négocians Français, Hollandais, Allemands, Suedois, Danois ou Russes, pourraient ils acheter ou consommer la plus grande partie de leurs denrées? Les Français et les Hollandais pourraient en acheter, en petite quantité, pour les porter aux marchés anglais; mais *tous ensemble*, n'en *achèteraient pas* pour la consommation de leurs pays, autant que le font les Anglais. Les Français ont de tous ces objets dans leur propre territoire, et en abondance; les Hollandais n'ont pas, ou presque pas de manufactures dans leur pays pour employer les matières premières. Ils n'aiment pas non plus beaucoup les vins d'Espagne et de Portugal. C'est une vérité reconnue, que tout le commerce Hollandais comparé avec celui de l'Angleterre, est beaucoup plus un commerce *de commission*, que de productions, de manufactures ou de *spéculations*. Le trafic que font les Hollandais, pour leurs propres compte et risques, consiste seulement dans les productions de leurs possessions étrangères, qu'ils apportent dans leur magasin ou dépôt général en Europe. C'est là qu'ils s'en défont aux marchands des autres nations du Continent Européen. Ils ont peu de productions de leur sol, et ne peuvent disposer que de garances, et d'avoînes.

Leurs principales manufactures sont bornées à des passements, des cordons, des toiles à voile, des toiles, des blanchisseries, de grosses étoffes, du papier, du beurre, du fromage et du genièvre; les Harengs dont ils trafiquent, ils les pêchent sur la côte d'Angleterre. La plus grande partie du superflu de leur crû de leurs passements et cordons, ainsi que beaucoup d'objets de leurs manufactures, sont achetés et consommés par l'Angleterre. Les Hollandais achètent très rarement par pure spéculation; s'ils le font, c'est qu'ils ont trouvé *d'avance*, des acheteurs dans quelques marchés étrangers; mais c'est la grande Bretagne et l'Irlande, qui fournissent leurs meilleurs chalands; d'où il résulte que les Hollandais sont plutôt considérés comme de grands *magasiniers*, et des *courtiers* — que, comme de grands *Négocians* de l'Europe.

Ceci explique aussi pourquoi les Hollandais font paier tant de frais à leurs commettans. Quoique divisés à l'infini, ils égalent presque les bénéfices dont se contentent les Anglais pour toutes leurs peines, — leur industrie, — leurs risques, — leurs spéculations, — compris même les dangers de mer, pour aller chercher les matières premières et les porter ensuite toutes manufacturées, dans les différens ports de l'Europe. Si quelqu'un doute de la multiplicité de ces frais — qu'il se donne la peine de jeter les yeux sur quelques factures et comptes-de-vente des Hollandais. Le Commerce des sept Provinces Unies sans celui de l'Angleterre, qui en est la première source, se réduirait à un *pure courtage*, sans consommateurs ni acheteurs, — et beaucoup des productions des différentes Provinces ou Pays de l'Europe, seraient presque réduites à la valeur de la paille, pour les besoins des écuries — ou à celle des fumiers, pour graisser les terres.

La plus grande partie des matières premières et des productions de l'Allemagne, dont *elle peut disposer*, consiste en drogues, articles de teinture, lin, chanvre, sel, lin-filé, linge, bois de charpente, douves, merrains, bled, et en minéraux; savoir, le fer, le vif argent, l'antimoine, le vitriol, les smaltes, ou bleu d'azur, cinnabre &c. et en peaux, graines, plumes, sel, écorce de chêne &c.

Qui est ce qui en consomme la plus grande partie de ces denrées, si ce n'est l'Angleterre?

Les manufactures en toiles, sont sans contredit les plus riches de l'Allemagne; — la plus grande partie de celles qui se fabriquent en Vestphalie, en Silésie, en Bohême, en Moravie &c. sont expédiées pour l'Angleterre et l'Irlande; ce qui ne s'y consomme pas est envoyé dans les colonies de la grande Bretagne.

La Hollande, il est vrai, enlève une partie des toiles et des lin-filés de l'Allemagne; mais elle ne les emploie pas; elle se borne à les blanchir et à les apprêter pour les vendre aux marchés de l'Angleterre, sous le nom de toile de Hollande.

Tout le Continent ensemble, enlève-t-il autant de vin et de matières de manufactures en Allemagne, que l'Angleterre, tant pour son usage particulier, que pour celui de ses possessions lointaines?

Qui est ce qui achète, qui est ce qui consomme, si ce n'est l'Angleterre, la plus grande partie des sapins, des pins, et du fer de la Norvege, — des bois de charpente, du fer, de la poix, du goudron de la Suède; — du suif, des lins, des chanvres, du bois de charpente, de la cire, des fourures, de la colle de poisson, des plumes, des soies de cochon, du bled, des lin-filés, des canvas, de la grosse toile, des toiles à voile de la Russie — et de tant d'autres de ses productions? Les Anglais font presque eux seuls, les deux tiers du commerce de la mer Baltique.

Portons maintenant nos regards sur celui de la Méditerranée.

Ce sont les Anglais qui achètent ou échangent la plus grande partie des productions de l'Italie, du Levant et de la côte de Barbarie. Cette nation est la plus connue de tout le globe depuis plus de deux cents ans: la renommée a publié partout son industrie, sa droiture dans les affaires, sa * générosité envers tous les hommes, — sa bonne foi, sa bienveillance, les secours et la protection qu'elle n'a jamais manqué de donner à ses amis et à ses alliés.

Si les Anglais étaient réellement une nation aussi avide et aussi tyrannique dans ses opérations de commerce, qu'il plaît au *Chanoine* à fraternité, et à ses maîtres

* Voyez entre autres, le Décret de Remerciements de *Assemblée Nationale* du 7. Novbr. 1791. à la Grande Bretagne; pour avoir sauvé les habitants de St. Domingo — quand ils essuyèrent une famine terrible — les premiers fruits de leur liberté.

Français, de la représenter, auraient ils souffert que les Hollandais leurs rivaux dans le Négoces, envoyassent continuellement des flottes de batimens pêcheurs sur la côte de Norfolk, pour y jouir d'une propriété qui tient aux mers de la grande Brétagne? Le profit de la pêche qu'ils y font, est annuellement de quatre à six Millions de Florins, indépendamment de l'avantage qu'ils ont de trouver dans cette navigation une école de la marine de guerre.

Les Français, les Allemans, les Russes, les Suèdois, les Danois, les Espagnols, les Portugais, les Italiens, les Hollandais eux mêmes, — ont ils jamais accordé une semblable faveur à aucun de leurs voisins d'Europe? Et même, quoique la Hollande soit actuellement l'alliée de la France, l'ennemie jurée de l'Angleterre, — les Hollandais ont ils été troublés dans la jouissance de cette pêche — ne la font ils pas avec la même liberté que cy devant?

L'Espagne, le Portugal, la Hollande et les autres Puissances maritimes alliées de l'Angleterre, furent ils jamais mieux protégés que par son pavillon? Les Anglais qui bravent tous les dangers de la mer, offrent aux nations du Globe les fruits de leur invention, en échange des productions de leur sol, qu'elles ne peuvent consommer, ou dont elles ne sauraient tirer parti que très imparfaitement. Quels sont donc ces objets, dont les sauvages Anglais font trafic avec les autres nations? Le croirait-on? Ces demi barbares, fabriquent presque tout ce qui est de première nécessité, — tout ce que la commodité peut exiger; tout ce qui peut satisfaire et prévenir les desirs de l'homme. Quelle nation au surplus peut offrir des ouvrages aussi bons que les Anglais pour la force, la durée, la finesse et l'utilité?

Les marchandises anglaises, ne sont jamais fabriquées dans la vûe d'éblouir seulement l'oeil de l'acheteur, comme celles de beaucoup d'autres nations, parceque le Gouvernement lui-même prescrit des regles et des modes de fabrication. Ceci n'est qu'une esquisse de ce qu'on pourrait dire, pour prouver de quelle importance l'Angleterre est pour l'Europe et pour le monde entier; possédant dans son sein tous les besoins, toutes les commodités et beaucoup des superfluités de la vie; elle a chez elle de quoi se suffire à elle même, et être heureuse; mais je ne doute nullement que l'Europe, et beaucoup d'autres parties du globe, ne fussent fort embarrassées,

sées, si elles venaient à être privées des manufactures anglaises ; car, en détruisant la navigation et le commerce de l'Angleterre, celui du Continent serait presque anéanti, ou au moins reculé d'un demi siècle. Les étoffes anglaises couvrent des millions d'habitans de la terre, dans la classe du bas peuple, à raison de leur force et de leur peu de cherté. Toute la noblesse étrangère et toute la bourgeoisie sont jalouses de se parer des goûts et des modes anglaises, à cause de leur beauté, de leur bonne qualité et de leur éclat. Des milliers d'artisans étrangers sont obligés de se servir des outils fabriqués en Angleterre, car on n'en fabrique nulle part d'aussi bons.

On éprouverait de très grandes difficultés dans la carrière des sciences et des arts, sans les instrumens d'Astronomie, de Mathématique, d'Optique, de Géométrie, de Chirurgie, de Médecine, d'Hydraulique, et en general, sans tous les autres qui se fabriquent en Angleterre, dont les philosophes font usage, aussi bien que des instructions pour s'en servir.

Quoique les étrangers aient séduit et attiré chez eux un grand nombre d'artisans de l'Angleterre, pour y établir des manufactures, sur le pied des siennes, ils n'ont encore pu offrir au public que des imitations bien éphémères des ouvrages anglais, parceque les différentes parties qui concourent à la formation des secrets de la fabrication et le commerce, sont ignorés d'un grand nombre d'ouvriers — les principaux d'entre eux seulement, et les maîtres en ont connaissance ; en outre l'invention des anglais, leur persévérance infatigable et leur industrie à trouver journellement de nouveaux moyens, — de nouvelles machines, sont avancées au moins d'un demi siècle plus que celles des autres pays.

Quelle nation s'imposa jamais autant de loix salutaires, fit jamais autant de reglemens sages, pour encourager son commerce, que la grande Brétagne ? L'ignorance et la calomnie, ont répandû au loin „que le gouvernement Anglais levait „sur toute l'Europe, des taxes aussi onéreuses que celles qui sont imposées sur la nation par son Parlement.„ Comme il n'existe maintenant guère d'autre commerce que celui de l'Angleterre, l'Europe doit sentir, ce que ces declamateurs appellent la tyrannie des impositions. Les marchands qui font du commerce avec les Anglais, sont plus en état d'apprécier ce reproche, que tous autres ; mais le grand nombre

est égaré, par ces diatribes, vides de sens contre le commerce de la grande Bretagne. Ils ne peuvent pas concevoir que les Negocians en exportant des productions et des denrées de leur propre sol, ou des pays étrangers — reçoivent plus des trois quarts des droits de la Douane payés à l'importation; c'est ce qu'on appelle *Draebatk*. Ils ignorent que le gouvernement sacrifie des millions en primes, qu'il accorde à ceux qui exportent des productions ou des ouvrages de l'Angleterre, afin de les mettre en état de fournir à l'Europe, à un prix juste, des objets de nécessité, de commodité et de luxe. Quand on n'est pas versé dans le commerce Anglais, et dans ses opérations, on ne peut concevoir les bons, les merveilleux effets qui résultent de semblables institutions, parcequ'on ne les trouve dans aucun autre pays. C'est ainsi qu'avec de petites idées du grand commerce de l'Angleterre — on n'en parle que d'après les impressions de l'ignorance, ou de la méchanceté.

Les Français ayant conquis une grande partie du Continent par la bayonnette, la terreur et les menaces, Souverains de l'Allemagne et de l'Europe en general — vous semblez frappés d'étonnement et être dans la stupeur; — chacun de vous se laisse insulter et humilier. Non contents de vous avoir deponillés de vos trésors et de vos domaines, les gouverneurs Français, dans leur delire, sont allés jusqu'à saisir et confisquer les propriétés particulières de vos propres sujets; et rien ne pouvant arrêter leur rapacité, ils viennent de manifester et de déclarer ouvertement leur intention de saisir et de piller toute propriété, de quelque nature qu'elle soit, appartenante à des pouvoirs neutres, sur toute l'étendue des mers; ils détruisent à ce moien plus des neuf dixièmes du commerce et de la navigation des Nations Neutres de l'Amerique et de l'Europe.

Souverains et vous peuples de la terre, tel est, ôii, tel est le coup mortel que les tirans de la France veulent porter à tous les interêts politiques, et de commerce du monde — tels sont les desseins de ces pirates sur les fruits de vos peines, de vos sollicitudes, de votre travail et de votre industrie. Habitues à demander avec la bayonnette sur le Continent Europeen, ils veulent en faire autant avec une ef-

fronterie bien plus marquée encore — le sabre et le pistolet à la main sur l'immensité des mers, et y voler tout ce qui leur échappera sur terre.

Quelle affreuse destinée vous attend, si ces pirates civilisés avoient jamais une pleine et entière puissance, de mettre en exécution les projets et les plans qui, depuis quatre ans, n'ont cessé de menacer la sûreté de vos empires — de faire vaciller vos trônes, et de Vous faire éprouver les plus terribles battemens de coeur. En supposant qu'ils puissent parvenir à vous empêcher toute communication avec l'Angleterre, que peuvent ils vous offrir en indemnité de cette privation? Ont ils beaucoup d'autres choses à vous donner que des promesses steriles, de belles phrases, des baisers fraternels, d'impudiques maitresses, une liberté bâtarde avec toute sa nombreuse escorte, je veux dire la confusion, l'irreligion, l'immoralité, le parjure, l'effusion du sang humain, et par dessus, tout une anarchie *organisée*, — vraie source de ces maux qu'elle fera *renaître* et se multiplier sans cesse parmi vous. Si vous voulez leur livrer vos productions et vos ouvrages, pour d'aussi frêles marchandises, — pour des guenilles de cette espèce, ils en auront toujours à votre disposition. Le fait est, qu'ils ont plus de vin qu'ils n'en peuvent boire — plus de fruits qu'ils n'en peuvent manger, — plus de matières brutes qu'ils n'en peuvent employer; et on a enlevé de leurs ateliers tous les bras, pour faire des invasions, des conquêtes et pour piller chez l'étranger. Voudriez vous leur faire des chargemens et des envois de grains et de vos autres denrées à credit? Ne l'ont ils pas ruiné ce credit et pour des sommes considérables, que, sans doute, ils ne peuvent ou ne veulent pas payer? Je me persuade aisement que ceux d'entre vous, qui ont de la prudence, calculeront les probabilités du paiement avant que de se fier en eux. Je vous le demande, au nom de dieu, quelle reciprocité d'avantages, peuvent vous offrir des relations de commerce avec cette grande et terrible nation?

Je suis né, j'ai été élevé dans le commerce de l'Europe, j'en ai parcouru presque toutes les parties pour traiter des affaires de ce genre, et j'avoue ingénument que je ne puis m'imaginer quelle espèce de trafic vous pouvez raisonnablement faire avec les Français, en place de celui que vous offrent les Anglais; il n'y en a point qui ne vous fit éprouver une perte au moins de cinquante pour cent.

Les Anglais peuvent ils donc être blâmés, vilipendés et calomniés par d'autres que par des ignorants, des méchants et des enragés, parcequ'ils se procurent un profit raisonnable de leurs travaux et de leurs sueurs — et que d'autres sont ou trop ignorants, ou trop indolents pour établir une concurrence avec eux.

Les avantages que l'Angleterre offre à l'Europe, ne se bornent pas à son seul commerce; elle fait aussi valoir l'or oisif des autres nations; elle leur en donne un intérêt, qui excède de beaucoup ce qu'elles en pourraient retirer par leur industrie particulière. L'Honneur de la nation Anglaise, — une ponctualité à toute épreuve, — une industrie infatigable, une libéralité sans exemple, et tant d'autres *vertus solides*, sont les plus *sures* cautions que puissent avoir les intéressés dans les *fonds publics* de cette nation. Les travaux utiles des enfans libres de la grande Bretagne, ne permettent pas même de doute sur les intérêts certains, et à l'abri de tout événement, que doivent produire les capitaux mis en circulation.

Serait-ce parceque les Etats unis de l'Amerique ont déjà manqué une fois à leurs engagemens? Serait-ce parceque la grande Nation s'est déjà trouvée trois fois dans le même état d'insolvabilité? Serait-ce parcequ'ils ont fait perdre presque la totalité du capital qu'ils devaient? Serait-ce parcequ'ils ont ruiné totalement leurs créanciers, tant ceux du dehors que du dedans? Serait-ce parceque les Hollandais ont perdu eux seuls, un capital de 960 Millions de Florins ou 96 Millions Sterlings dans la banqueroute de la France, — d'abord par les extravagances de la Cour et de ses ministres, et ensuite par les rapines dévorantes et les dilapidations dix fois *plus* enormes encore des factions, qui se sont succédé les unes aux autres dans le gouvernement de l'Etat? Serait-ce parceque toutes ces malversations qui ont frappé le public, sont l'ouvrage de quelques Français dépourvus de raison? Serait-ce parceque leur courroux se manifeste par les plus viles et les plus basses passions, par les sermens d'une *haine éternelle*, et par les effets d'une envie vraiment *meprisable* — que les Anglais devraient suivre l'exemple des *Banqueroutes franduleuses* de cette *Grande Republique*?

Non, non, l'honneur, l'esprit public qui animent la Nation Anglaise sont le plus *sûr* rempart contre un si grand malheur. Toujours, ôûi toujours l'honneur, de la

la grande Bretagne, sera *pur* et sans tache. Fut elle assez malheureuse que d'être victime de la trahison, — d'être déchirée tant par les ennemis qu'elle a dans son sein, que par les étrangers, — fut elle même pillée par les *pirates* de la France — tant qu'il restera un seul vestige de la Constitution, et de la liberté Britanniques, — du Gouvernement, de l'honneur National et de l'esprit Public des Anglais, ils ne souffriront *jamais*, que les créanciers de l'Etat dans l'étranger, perdent un *seul shilling*, — quelque parti qu'ils puissent prendre entre eux sur la propriété nationale.

Mais, pour revenir au projet horrible de saisir et de confisquer toute marchandise, ou propriété *neutre*, venant de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse et de toute autre possession ou colonie Anglaise dans les quatre parties du monde, — ou bien qui s'y rendraient, il est évident qu'il a pour objet, et d'anéantir les manufactures et la navigation de l'Angleterre, *et de voler toutes les Nations*.

Si ceux qui ont inventé et sanctionné des plans aussi diaboliques, avaient tant soit peu de sens commun, ils auraient dû voir, au premier appercû, qu'une *telle-piraterie*, sur les marchandises *neutres*, — aurait un effet tout *contraire*, par rapport à l'Angleterre; puisque le peu de commerce que fait actuellement la France, *elle le doit aux Nations neutres*. Et si elle venait par la suite à éprouver de mauvaises récoltes, — si une disette de grains venait à s'y faire sentir, la nation entière ne se trouverait elle pas exposée à périr de faim, par les mesures ignorantes et atroces des pillards qui la gouvernent?

C'est l'Angleterre, — c'est cette *petite Isle* avec les *demi barbares* qui l'habitent, dont les différentes parties de l'Europe ont recû des secours si puissans, lorsqu'elles se sont trouvées dans la penurie, et accablées par des ennemis: c'est elle qui leur porta des secours et des trésors de toute espece qu'elle ne devait qu'à des moïens honnêtes et legitimes. Oserait-on contester, que ce soit *elle* — qui ait sauvé les prédécesseurs de *Henri quatre* de la perte certaine et inévitable, où les entraînait Philippe deux, Roi d'Espagne, et qui ait en même tems arraché les Hollandais au joug tyrannique qu'il voulait leur imposer? N'est ce pas elle encore qui sauva, à différentes époques, les états hereditaires de la maison d'Autriche, — ceux de la

Prusse, et qui les fit triompher de leurs nombreux ennemis. N'est ce pas elle encore qui les a empêchés d'être effacés de la liste des Puissances politiques de l'Europe? Enfin c'est par justice et générosité que la Grande Bretagne a toujours secouru les Puissances du Continent, lorsqu'elles ont été opprimées — puisqu'elle n'eut jamais besoin de leur aide — *ni de secours étrangers.*

S'il s'établit une Reunion generale et sincere entre vous tous — ces demi barbares promettent de sauver l'Europe encore une fois, — de devenir ses liberateurs et de ranimer son courage, quelle que soit la stupeur et l'abattement où elle est à present. Les rusés et trop civilisés Français, qui ont porté le trouble et la terreur dans les Etats les plus paisibles du Continent, à coup sur viendront se briser et se perdre sur les rochers et les écueils, qui bordent la Grande Bretagne — aux destinées de laquelle président toujours le grand *Jupiter, Mars, Neptune et Vulcain.* On les distingue d'une manière éminente dans les caractères de *l'honneur, de l'esprit public, — du courage martial, — de la bravoure, de la vaillance maritimes* et d'une foudroyante mais juste indignation contre les tirans de l'Europe. Cent cinquante mille braves Marins, avec vingt mille Canons d'un coté; et près de quatre cent mille vaillants Bretons de l'autre — soutenus de l'integrité de toute la Nation — les armes à la main, ne demandent qu'à combattre avec leur courage ordinaire, ces frenetiques assaillans. Ils ne desirent rien tant, que d'en venir aux mains, de pouvoir lancer leur tonnerre sur ces monstrueux géans — de faire pleuvoir sur eux des millions de boulets rouges et de precipiter, — d'engloutir dans l'abîme, la rage bruyante du pillage et des conquêtes qui tourmente ces forcenés. Puissent ils ne jamais reparaitre sur cette terre qu'ils ont deshonorée, par tant d'extravagantes mesures, et souillée si long-tems de forfaits si inouis! Telle est sans doute la recompense que leur destinent les Despotes de la France; c'est en les faisant finir de cette manière, qu'ils s'acquitteront du milliard qu'ils leur ont promis depuis si long-tems, et qu'ils viendront à bout de se debarrasser des importunités des conquerans de l'Europe.

Gouverneurs des empires — avez vous oublié, la Paix de Vienne de 1735. où la France s'est engagée de *garantir* les Etats héréditaires de la maison d'Autriche à Marie Thérèse, fille de Charles VI. et à ses descendants? Cette même France ne viola-t-elle pas la *Pragmatique sanction*, au moment de la mort de Charles six, en 1740., et ne voulut-elle pas mettre sur le trône *Maurice* de Saxe, un *Bâtard* du *Roi Auguste*? — Comment donc pouvez vous, vous fier au gouvernement actuel de France qui est cent fois plus perfide encore, et qui n'accorde de *répit* à vos trônes que jusqu'à ce qu'il se croie en mesure de les *foudroyer*? — Vaut il mieux, dis-je, faire vos alliés, de vos *ennemis jurés*, que de vous coaliser, d'une manière vigoureuse et sincère, avec les Princes vos *Compatriotes* pour la défense de *tous* et chacun de vous?

Legislateurs de la France.

A vous — „Grands conquérans de l'Europe — genereux liberateurs des nations esclaves! — qui dictates des conditions de paix si modérées aux *portes* de Rome et „de Vienne., Salut!

Les grands, les sublimes titres que vous avez pris dans tous vos manifestes, — vos pompeuses et énergiques proclamations, ont beaucoup fait en votre faveur, mais *plus* encore l'inconcevable pusillanimité, et l'indolence des *coalisés*, — ainsi que l'insensibilité dangereuse, de quelques autres Puissances. Ce sont vraiment *elles*, qui vous ont donné le tems, de revenir de cette terreur panique où vous étiez — lorsque la mystique vertu des milliards de *papier* monnaie, et l'affreux *poignard* du grand Robespierre que vous adorâtes si long-tems, électrisèrent votre activité naturelle, et montèrent votre courage jusqu'à la fureur, — lorsqu'ils firent naître dans l'ame de vos soldats le besoin des conquêtes, à l'époque où les armées se retiraient, depourvues de tout ce qui leur était nécessaire pour attaquer et envahir.

Ce sont là les *clefs* magiques de l'édifice imposant de votre grandeur guerrière! Le Grand Frederic seul, ou Joseph deux, avec les *deux tiers* seulement de leurs forces

effectives, vous eussent fait monter sur l'échafaud, où vous avez eu la bassesse de trainer le trop infortuné Louis Seize, en même tems qu'ils l'eussent affermi sur un trône, dont la sagesse et l'intérêt public eussent modéré le pouvoir.

Vous avez l'effronterie – l'impudence de dire, que vous avez dicté, des conditions de paix à l'Europe – aux portes de Vienne!

Ah! je vous en supplie; soyez au moins modestes une fois dans votre vie; rappelez vous bien que votre fortuné general et toute son armée, étaient à cette époque entierement entourés par deux armées Autrichiennes, renforcées d'une masse d'habitans courageux et bien armés, de plus de deux cent mille hommes. Rappelez vous que les paysans du Carniole, de la Carinthie, du Tyrol et de Venise étaient tous en armes contre vos soldats – qui eussent inévitablement ainsi que leur invincible general, goûté de la prison en Italie, s'ils n'y eussent pas trouvé leur tombeau. Ils ne durent leur salut qu'à la manière avec laquelle Buonaparte précipita la signature des préliminaires de la paix. Les neuf dixièmes des habitans de l'Autriche en firent des plaisanteries mêlées d'une juste indignation. Je donne ici l'assurance au public que j'ai été témoin de tous ces faits.

Les mêmes simptômes de terreur qui se manifestèrent chez vos soldats à * Rosbach, firent prendre la fuite à votre armée dans les plaines de la Champagne, au seul mouvement d'une colonne Prussienne, – quand Dumourier pensa qu'il fallait punir leur l'acheté en faisant raser la tête à cent des premiers fuyards.

Pouvez vous contester, tout enivrés que vous êtes de vos conquêtes et de vos victoires, que, si quelques regimens de Prussiens eussent serieusement attaqué votre armée dans les circonstances où elle se trouvait, – pas un seul de vos nombreux heros, – pas une seule des factions qui ont gouverné l'état, n'auraient joui de leur existence politique? Je le repete, il ne faut pas chercher d'autre cause de vos triomphes, que dans la pusillanimité sans exemple des puissances coalisées; l'histoire ne peut les présenter que comme les résultats tous naturels d'une faiblesse, qui l'aisera la posterité dans la stupefaction.

Il

* Frederic le grand -- vers le milieu de ce siècle avec 20000 Prussiens défait entierement en cet endroit plus de 70000 Français.

Il n'y a personne qui ne soit prêt à vous rendre la justice qui vous est due, et qui ne reconnaisse, qu'il n'y a point de nation dans le monde qui emploie avec plus d'adresse les ruses, et la fourberie, et qui ait su *mieux* tirer parti de cet art que toute cette cohorte de politiques qui a manié vos interets. Il n'y a personne qui ne convienne que vous avez laissé bien arriére, tous ceux que la coalition vous a opposés, — que vous les avez, pour le moins, autant attrapés par *votre manière de traiter* avec eux que par des insinuations *secrètes de trahison* parmis leurs soldats. Ces deux grands moyens ont opéré plus puissamment que tous vos canons et toutes vos bayonnettes. Si les puissances coalisées eussent adopté votre tactique *de voler, de transporter, d'incarcérer, de noyer ou d'assassiner, tout ce que leur étoit suspect*, votre grandeur chimerique n'eut jamais produit un nuage de vapeurs — beaucoup moins eut elle enfanté une montagne de terreurs.

Vous amusez maintenant les Souverains de l'Allemagne par des protestations sans fin d'amitié, de protection, de bonne volonté, de moderation et de generosité, au point qu'ils en sont confus — en même tems qu'au mepris d'un armistice solennel, d'un Congrès National pour parvenir à la conclusion d'une paix definitive et durable, vous foulez aux piés la foi publique et tout sentiment d'honneur, même les *loix des nations* que chaque gouvernement civilisé a toujours tenues pour sacrées.

Vous vous êtes emparé, par la force des armes, d'un pays — pour traiter avec lequel vous aviez envoyé trois grands Ambassadeurs au Congrès de Rastadt; cependant vous escaladez, vous assiegez toute place qui ose s'opposer à vos audacieuses tentatives; vous faites sacrifier par les meurtres les plus scandaleux des milliers d'êtres abusés. Vous jetez la terreur et la consternation chez des milliers d'habitans paisibles et sans defense. Ce n'est que des hordes de *Maraudeurs de l'Arabie* qu'on peut attendre une semblable conduite? Les barbares d'Alger eux mêmes respectent les droits des nations, et jamais leurs sauvages pirates n'ont pris de vaisseaux Européens avant une declaration de Guerre.

Quel est votre but en amusant les Puissances de l'Allemagne? N'est ce pas d'adoucir, de corriger l'amertume du breuvage que quelques unes doivent boire, je veux dire le demembrement de leurs Etats? Vous vantez, vous elevez jusqu' aux

astres, la generosité que vous avez eue de sanctionner le partage de la Pologne, cet empire d'une étendue de douze milles en quarré, tandis que vous n'en desirez pas plus de six à sept cent, sur la rive gauche du Rhin. Ecoutez bien l'analyse qu'on va se permettre de cette grande generosité et du resultat qu'elle va offrir.

Le territoire de la Pologne tout étendu qu'il est consiste principalement en terres steriles et peu cultivées. Les productions de ce royaume ne sont pas autre chose que du seigle, du bois, du lin, du chanvre, de la cire, du miel; elle donne aussi du betail. Tous ces objets ne peuvent pas paier la moitié de ce qu'elle consomme en vins et en marchandises manufacturées. Elle ne donne pas un Million Sterling de revenus, et en depense plus de deux et demi. Tandis que le revenu des territoires *annexés* à votre colosse, et qui s'étendent depuis les confins de l'évesché de Munster jusqu'à la mer Mediterranée, est de cent Millions Tournois ou de quatre Millions et demi Sterlings, suivant votre propre estimation, y compris les premiers revenus des établissemens ecclesiastiques qui sont en très grand nombre. En les vendant et revendant à l'enchère deux ou trois fois, comme vous l'avez fait de vos domaines nationaux, vous accrocherez encore plusieurs milliers de Millions de Livres.

Les révenus ordinaires des provinces de la Belgique que vous avez incorporées, étaient de six Millions de Florins ou de seize Millions de Livres, et les biens du clergé que vous avez confisqués ont été évalués, par vos représentans eux mêmes, douze cent Millions de Livres à bon marché.

Vous vous êtes indemnisés des depenses d'une guerre que *vous avez fait naître*, que vous avez declarée a toutes les puissances, à l'exception de la Prusse — que dis-je? elles vous ont été payées *deux ou trois fois*, par des * centaines de Millions en *contributions forcées*, et l'argent comptant que vous avez exigés partout ou vous l'avez pû, même chez les Puissances ** neutres; je ne parle pas de plusieurs millions tant en argent monnoïé, qu'en habits et en vivres extorqués par vos differentes armées qui mouraient de faim, et dont les soldats enragés ont été autant de sangsues — qui ont depouillé l'Europe.

* Voyez la liste des contributions à la fin.

** Venise, Gênes, Frankfort, Hambourg, Bremen, la Suisse, Rome, Livourne &c.

Il vous faut encore pour consolider d'avantage votre republique colossale un autre état tributaire. Vous le créez des ruines du Brisgau, — à ce moien vous êtes defendus et protegés d'un côté, par une double ligne de forteresses, de rivières et de montagnes, — et de l'autre, par différentes mers.

Tous ceux auxquels votre grande sagesse, votre moderation, et votre excès de generosité permettront de posseder encore un petit domaine que vous n'aurez pas voulu conquerir, vous *reservant* de les en depouiller par un traité honteux, quand il en sera tems, — trouveront fort juste, n'en doutez pas, de paier leur tribut de gratitude en forces et en argent, toutes les fois que la grande Patrone jugera convenable d'attaquer et d'anéantir quelqu'une des Puissances qui resteront en Europe. L'Art de la Coquetterie qu'elle possede, au supreme degré, lui fournira des moïens infaillibles d'exécuter ses projets; elle distribuera à propos, quantité de doses de regards sinceres, d'amour, d'amitié, de tendre intérêt; — elle aura l'attention de les accompagner de l'investiture de petites portions des plus mauvaises terres, au profit des Souverains du voisinage, pour leur fermer la bouche, jusqu'à ce qu' enfin, elle les engloutisse, les uns après les autres, dans le tourbillon révolutionnaire qui doit s'attacher au char du soleil et parcourir le globe. . .

Les chinois, en bâtissant l'immense muraille de cinq cents lieues qui lessepare de la tartarie, ne montrèrent pas des idées aussi étranges et aussi extraordinaires que vous — dans vos mesures de fortifications et de securité. Ces peuples au moins n'avaient d'autre but que celui de se renfermer et de se defendre dans leur territoire, — mais le votre n'est rien moins que de soumettre l'Europe aux tribuns d'une égalité corruptrice des moeurs, des loix et des religions. Comme le triumvirat defendû par les remparts inexpugnables de l'ancienne Rome, vous tyrannisez les états qui sont vos tributaires.

Après les differens actes de perfidie dont vos différentes factions dominantes se sont rendues coupables, depuis les six ans derniers, qu'elle assurance peut avoir l'Empire germanique et même toute l'Europe que votre genie toujours *rémuant*, votre ambition sans bornes, votre ardeur d'une domination universelle, ne franchiront pas votre double chaîne de fortifications? Dans l'hypothèse même que vous vous contentiez de vôtre trône dictatorial, — que vous vous borniez à l'exercice de l'affreux

despotisme que vous maniez si bien actuellement, sous le masque de protecteurs de la liberté civile, pouvez vous garantir que vous ne serez pas detrônés, condamnés à la déportation, à la Guillotine – par dix ou douze factions qui peuvent se succéder, les unes aux autres, dans l'espace de dix mois après la conclusion d'une paix générale? Pouvez vous donner l'assurance que votre *dictature* résistera aux mesures violentes et tyranniques, aux *mêmes* mesures que vous employastes si illégalement contre vos prédécesseurs et vos maîtres? Quand vous aurez été transportés chez les sauvages de la Guyane, pouvez vous répondre de la conduite des factions qui auront usurpé le même pouvoir dont vous êtes maintenant investis? Quelle certitude peut on avoir – qu'elles seront moins turbulentes, moins arrogantes et moins despotiques que n'est la votre; enfin que vos successeurs seront meilleurs que vous?

Vous avez grand intérêt d'écarter l'influence qu'à l'Empereur des Russies en Allemagne; pour y réussir vous inspirez aux autres la crainte qu'il mette à exécution dans une partie de cet empire les mêmes projets que vous avez déjà exécutés dans l'autre, et que cette mesure ne derange et ne fasse manquer vos plans de conquêtes.

L'Esprit de perfidie et de trahison qui se manifeste dans toutes vos proclamations et dans toutes vos actions – ouï ce même esprit vous fit offrir une couronne brillante et un sceptre à un débauché d'Orléans; vous le fites courir après cette chimère pour laquelle il sacrifia des trésors immenses; vous le rendites traître envers son Roi. Vous lui fites fouler aux pieds les droits du sang et de la nature, et après l'avoir ainsi trainé dans la boue, vous le précipitastes dans un cachot, et le conduisites à l'échafaud rassasié d'opprobre et couvert d'ignominie. Lui et quelques uns de ses tristes partisans perirent victimes de vos atrocités, après en avoir été les *instrumens*.

C'est encore ce même esprit infernal qui empesta l'air de votre pays jadis si plein de délices; c'est lui qui trahit votre légitime Souverain, toute sa famille et des millions de vos meilleurs, de vos plus respectables concitoyens; eh bien cet esprit, sera-t-il moins traître, moins sauvage, moins barbare à l'égard des * Puissances étrangères, à l'égard des différentes familles Royales du monde, et de leurs nom-

* Voyez la liste des Souverains brûlés en effigies, et leurs têtes, mises à prix.

nombreux amis, toutes les fois que vous trouverez une occasion favorable de jeter le masque de l'amitié? Que signifie ce serment annuel de haine, de destruction de la royauté et de l'anarchie que vous prêtez avec tant de solennités? N'a-t-il pas pour objet la perte de ces mêmes êtres que vous traitiez des *Brigands couronnés* à la face de l'Europe dès 1791? *

Les Souverains auraient ils donc oublié que plusieurs administrations ont provoqué leur assassinat? N'ont elles pas mis une récompense, un salaire a coté du forfait? Ne les ont elles pas gradués sur l'importance des personnages que *vous* aviez intérêt de faire massacrer, ou sur la haine que vous leur portiez? Reconnaissez vous la liste et le tarif qui suivent? **

Pour la tête de l'Empereur	-	-	-	-	400,000
— — — du Roi de Prusse	-	-	-	-	400,000
— — — du Duc de Brunswick	-	-	-	-	400,000
— Stanislas Xavier, Monsieur	-	-	-	-	300,000
— Charles Philippe d'Artois	-	-	-	-	300,000
— Louis Joseph Condé	-	-	-	-	300,000
— Louis Henry Joseph Bourbon	-	-	-	-	200,000
— Bouillé l'infame	-	-	-	-	200,000
— Lambese	-	-	-	-	100,000
— Broglio	-	-	-	-	100,000
— Mirabeau - Tonneau	-	-	-	-	100,000
— Calonne	-	-	-	-	90,000

Le regne du Robespierreisme, cet exécration système de pillage, de viol, de terreur, reparait en France; ses sectateurs exercent leurs vengeances avec une activité sans exemple, car au lieu de guillotiner publiquement, on organise ouvertement,

* N'avez vous pas encore eû la lâcheté de proposer la radiation et un capital considerable pour l'assassinat de Dumourier, même avant l'époque de ce que vous appelez la terreur?

** 15 Départements ouvrirent le 31. Decbr. 1794. une souscription de trois millions pour faire assassiner les personnages ci dessus, et *tous autres*. leurs partisans.

sous votre autorité, des massacres et des vols dans toute l'étendue de la France. Au lieu de noyer publiquement, ou de faire perir sur l'échafaud, vous faites fusiller sur les places, ou assassiner en secret; quelquefois cependant *un sentiment d'humanité* l'emporte et vous vous contentez de bannir vos victimes à perpétuité de leur pays, pour les envoyer vivre avec les sauvages dans les pays les plus lointains. Ce chatiment, en Angleterre comme dans les autres parties de l'Europe n'est réservé qu'aux plus grands criminels. Les satellites de Robespierre, volaient, violaient et massacraient jour et nuit – sans relâche, des milliers d'êtres innocents sous les yeux, d'une force armée immense, dans les rues de Paris, dans le lieu même des séances, de la représentation *Nationale* et sous *ses yeux*, au milieu d'une population de huit cent mille habitants, dont le plus grand nombre sans doute bien disposé est malheureusement presque toujours passif.

Direz vous que glacés par la terreur vous n'osiez même réclamer ou représenter, à plus forte raison agir? Et moi je vous réponds, je vous soutiens, que Robespierre, Collot, Carrier, Le Bon, Fouquier de Tinville et les autres bandits leurs co-assassins étaient *vos* hommes et *vos* champions, – que vous êtes *leurs* complices; que leurs ordres sanguinaires émanaient de vous; que c'était de Paris que venait *l'impulsion*; que la force motrice de la hache, du levier de la Guillotine *partait* des mêmes antres – des mêmes cavernes tenebreuses où vous *meditez* le bouleversement de l'Europe! que c'est *vous* qui avez fait couler le sang qu'ils ont fait couler, – que leurs crimes sont les *votres* ! ! !

Ils vous ont soutenu qu'ils n'avaient agi que par *vos ordres*, et vous n'avez pas prouvé le contraire. Vous les avez fait perir, il est vrai, pour vous laver de tous leurs crimes et en écarter le soupçon, mais *tuer* n'est pas *répondre* – ni se justifier!

Toujours *protéés* – toujours *Caméléons*, vous avez pris un instant le masque de la probité, vous avez essayé de vous rallier aux honnêtes gens de la France; ils vous ont repoussés avec indignation, – vous êtes *redevenus* jacobins forcenés, et les crimes de toute espèce ont recommencés.

A qui, d'après une pareille conduite comptez vous en imposer — à qui comptez vous faire accroire que sept à huit scelerats en évidence ont pu impunement *diriger* — faire exécuter, pendant des années entières, des massacres aussi affreux, — *organiser* un système de carnage aussi épouvantable, — *établir* dans les plus grandes villes du royaume des boucheries de l'espece humaine, et faire couler à flots, le sang de leurs malheureux concitoïens, s'ils n'avaient pas été *soutenus* secretement comme ils étaient — obéis publiquement?

N'étiez vous donc pas à cette époque les *Collegues*, les *collaborateurs* de Robespierre? N'étiez vous pas *membres* des comités de vol — de pillage, d'incendie, de meurtre, d'assassinat, de viol, — connus sous le nom de comité de *bienfaisance* et de *sûreté* publique?

N'avez vous pas depuis cette redoutable époque arraché Barrere à la peine de ses crimes? N'avez vous pas eû l'adresse de le faire élire dans un departement, depuis sa condamnation, pour le *rejeter* ensuite et établir de plus en plus l'opinion de votre *pureté*. Que ne pouvez vous, aujourd'hui évoquer des enfers, l'ame de votre heros — du grand Robespierre et de tous les meurtriers et assassins nationaux qui marchaient sur ses pas — auxquels vous donniez le signal. Je me trompe, que dis-je, leur *esprit* — n'est il pas encore tout vivant, tout brulant *parmi vous*?

Helas, il n'est que trop certain que ce long tissu de crimes est votre ouvrage, — que c'est vous qui avez ourdi cette longue trame des sceleratesses.

Etiez vous donc glacés par la terreur, lorsqu'aux mois d'Aoust et Septembre 1792. vous avez, ou égorgé ou laissé égorger dans les prisons de Paris, dans les chaines, dans les fers, *cinq à six mille* infortunés et peut être d'avantage de toute classe et de toute age? Songez bien qu'il n'y a pas d'exemple d'une pareille atrocité dans l'histoire des nations! Songez bien que ces massacres ont été commis a deux époques *peu* éloignées l'une de l'autre! qu'ils ont *duré* plusieurs jours successivement. Sont ils l'effet d'une sedition, d'une insurrection momentanée, dans une rue — sur une place publique? Non, ils ont été commis avec *reflexion*, — ils sont le fruit d'une *combinaison* aussi froide que scelerate. C'est dans des enceintes sacrées dont vos satellites gardaient les *portes*, — sous vos yeux, je le repete, sous

ceux du corps législatif — dans la capitale de l'empire, — dans la *bonne ville de Paris*, ou il y avait au moins 60 mille hommes armés pour la *sûreté publique*, que ces épouvantables massacres ont été exécutés.

Etiez vous glacés par la terreur lorsqu'aux mêmes époques d'Aoust et Septbre 1792. vous disseminates des *égorgeurs brevetés* sur toute la surface de l'empire, pour faire dans le reste du royaume ce qu'on avait eu la lacheté de permettre dans la ville de Paris ?

Etiez vous glacés par la terreur, lorsque vous avez fait assassiner dans la ville de Versailles et sur la place publique 57 — et à St. Firmin 79 prisonniers transportés d'Orleans, Ministres d'état, Generaux, Officiers et autres infortunés du *premier rang* que vous teniez dans les fers ? Etiez vous à toutes ces époques glacés par la terreur ? Non ! vous l'avez decreté trop solennellement pour qu'on puisse en douter. Vous l'avez fixé cette terreur au 31. Mai 1793. c'est à dire à une époque postérieure de *neuf mois* aux massacres dont il s'agit.

Vous aviez, sans doute trop d'interêt, sous un autre rapport de ne pas le decider ainsi ! Vous vouliez cacher au monde entier votre infamie ! Vous vouliez qu'on ignorât que la convention était une *assemblée illegale*, sans qualité, — usurpatrice du pouvoir public et de l'autorité Nationale ! Vous vouliez cacher à l'univers, que vous aviez plutôt été les *bourreaux* que les *juges* de votre legitime Souverain ! Vous vouliez qu'on ignorât que les Assemblées primaires avaient été formées au milieu des bayonnettes, — qu'un grand nombre des électeurs avaient été chassés des Assemblées électorales ! Mais tous ces faits sont trop *notoires*, pour que vous puissiez echapper au mepris — à la haine de vos contemporains, et à la trop juste execration de la posterité ! Vous échapperez encore *moins aux vengeances de l'Eternel*.

Pouvez vous contester que ces evenemens horribles se soient passés sous votre regne bienfaisant ? Quels horreurs n'avez vous pas encore commis depuis que vous avez de nouveau repris le pouvoir, en saisissant les plus *honnêtes* de vos collègues, et la moitié des membres du corps législatif qui étaient *vos maitres*, en les emprisonnant, en les transportant, sans ministère de juges, sans juri, sans accusation

tion et sans la moindre forme de procès. Il n'est point d'espece de crimes dans le livre du grand Belzebut lui-même, que votre autorité sacrée n'ait encouragés, organisés et soutenus. Si ce n'est pas votre autorité, pourquoi ne faisiez vous pas mouvoir cette grande force armée dont vous nous avez tant entretenûs? Qu'était donc devenue cette *belle police* la plus admirable du monde? Enfin y eut-il jamais de nation, y eut-il jamais de gouvernement, qui traitat des Ambassadeurs avec une arrogance aussi insupportable, qui tint un langage aussi *fier* et aussi *bas* tout à la fois à des Puissances étrangères — à des amis ou à des alliés, que l'ont fait vos différentes factions usurpatrices? Les ministres de Suède, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de l'Amerique, de Russie et d'Angleterre, n'ont il pas été ou traités avec *mépris*, ou *incarcerés*, ou *chassés* du territoire de la République, à l'instant où il vous offraient l'olivier de la paix et le gage de leur amitié? Suivant les loix de toutes les nations civilisées, ces Puissances n'ont elles pas été *insultées* dans les personnes de leur Representans?

Je desire O Souverains et gouverneurs de la terre que vous puissiez bien vous convaincre que Nous Quakres ne sommes ni ce qu'on appelle Aristocrates, ni ce qu'on appelle Democrates; — nous ne nous occupons du gouvernement politique des nations qui dans le vrai n'est pas notre affaire, qu'autant que nous nous interressons au bonheur de nos semblables. Jamais le mensonge ne souilla nos levres, aussi ne sommes nous point dans l'usage de faire des vœux, des sermens et des protestations. Notre opinion des bons Rois et des bons Princes n'est pas différente de celle que nous avons des *bons* gouverneurs et des *bons* administrateurs de la terre. Nous n'adoptons aucun gouvernement par choix, ou par preference; nous ne la donnons qu'à celui qui est *bon*, en rejetant celui qui est *mauvais*, n'importe quel nom on lui donne; nous sommes une société de gens simples, sobres, paisibles et religieux; nous desirons vivre en paix avec tout le monde; — nous n'avons peur ni des Rois, ni des autres hommes. Quoique nous soyons convaincûs qu'on peut être aussi heureux sous le gouvernement des autres hommes que sous celui des empereurs et des rois, cependant, l'aversion, l'horreur que nous sentons pour tout ce qu'on appelle anarchie, confusion, trouble, persecution, effusion de sang humain,

qui sont inevitables, si l'on veut *renverser les trônes de tous les Souverains*, nous font desirer ne jamais voir un semblable événement se réaliser.

Vous voyez dans cet appel une declaration courte, naïve et vraie de notre croyance politique; nous vous la faisons *de coeur*; — c'est de lui que partent également les avis que nous vous donnons pour la conservation de *votre existence politique*.

Si cependant votre indifférence, ou votre incredulité résistait à tout ce qui est capable *d'ébranler* les hommes les plus fermes, pourrait elle ne pas se rendre au souvenir des exécutions en effigie, que les Français se sont déjà permises par anticipation de vos différentes Personnes? Ne les ont ils pas brûlées? *Le crime est dans la volonté*. Pouvez vous douter de celle des *disciples de Marat* et de Robespierre, lorsque vous les voyez mettre *vos têtes à prix*?

Peuples de la Terre.

Voulez vous prendre une idée de la legislation Française considerez en quelques articles.

1^o. Le 23. Octobr. 1792. on a decreté le bannissement des émigrés à perpétuité, et *leur mort* en cas d'infraction du Ban; or, à cette époque, ce que les législateurs Français appellent crime d'émigration était consommé, par la plus grande partie, et le sort des malheureux émigrés était déterminé. En prononçant et le bannissement, et la mort, ces Sages, ces Solons, ces Licurgues, ont donc donné à leur loi un effet rétroactif; *post factum lex*. Ils ont fait plus, *ces Sages*, ils l'ont exécuté et l'exécutent encore tous les jours, même contre d'innocens fugitifs. Y a-t-il jamais eû de tiran qui ait osé, et y en aura-t-il jamais qui ose faire mettre à mort un seul homme, pour un acte qu'il n'aurait pas défendu antérieurement sous peine de mort?

Tels sont cependant les Aristides qu'on voit à la tête de la grande Nation. Ne sont ils pas plus ferores que le loup, qui devora l'agneau pour des crimes commis avant sa naissance? Le loup et l'agneau n'étaient, *ni parens, ni de même espèce* ;

II°. Par l'acte constitutionnel de 1791. dont la France toute entière jura l'exécution, le Roi de France fut déclaré *inviolable* ; cependant Louis Seize a eû la tête tranchée sur un échafaud. Un seul, oûi un seul de ses juges, a eû le courage de reclamer son inviolabilité écrite dans la loi en caractères *de feu*.

III°. Une loi de la bienfaisante révolution antérieure à celle du juri, plus favorable encore aux accusés exigeait bien d'avantage. Il fallait, suivant ce decret le concours de dix juges, et une pluralité de quatre cinquièmes des voix, pour infliger une peine quelconque à un vil voleur, à un lache assassin, même au plus pervers et au plus scelerat des hommes ; et le *chef* de la Nation Française, le descendant des plus grands monarques de l'Univers, l'auguste Souverain dont les pères avaient donné des loix à la France, pendant plus de huit cents ans, et balancé les destinées du monde entier, a passé tout à coup, de son trône, sous la main d'un bourreau, à la simple pluralité absolue ! *cinq voix* — sur sept cent vingt une, ont décidé de son sort *sans appel* !!! Les législateurs Français avoient ils donc besoin de s'avilir encore d'avantage, en comptant parmi les assassins du Roi, l'infamé Prince de son sang et de son nom, qui a eû l'audace de voter sa mort ?

N'ont ils pas déclaré que des Bruleurs de chateaux, des incendiaires, des voleurs publics ont pû être égarés et induits en erreur par des malveûillans, et en consequence ne les ont ils pas dechargés des peines par eux encourues ?

Quoi des sauvages — des hottentots respecteront la hutte du sauvage leur voisin. Et des Français au dix huitieme siecle éclairés des lumières du christianisme, de la morale, et de la philosophie pourront être égarés, au point qu'on leur persuadera *que bruler, — et voler ne sont pas des crimes* ?

Jetez encore les yeux sur les discussions extravagantes du parti sanguinaire, lorsque le Chatelet ce même tribunal dont les robes fument encore du sang du malheureux Favras, vint apporter les charges sur les crimes, sur les assassinats des gardes

du Roi jusque sur les marches du trône; rappelez vous les décrets que firent sortir ces événemens trop malheureux.

Les loix que Moyse reçut de Dieu, sur le Mont Sinai, au milieu des éclairs et du tonnerre eurent pour objet le *bonheur social*: elles l'ont fait; elles ont servi de *base* à toutes les législations des peuples civilisés.

Les vôtres législateurs Français ont bien pris naissance au milieu des orages, des tempêtes, des ouragans, des éclairs et du tonnerre; mais, à *coup sur*, elles ne furent point *l'inspiration de la divinité*.

Peut-on reconnaître son caractère dans des loix de sang, dans des loix désorganisatrices de l'ordre social, dans des loix qui mettent continuellement aux prises celui qui *n'a rien* avec celui qui *a*, — celui qui *commande* avec celui qui *obéit*? Resultats informes des tourbillons révolutionnaires, ne croirait-on pas qu'elles sortent de l'écorcherie d'un boucher, de l'écurie d'une poste, ou de la mêlée des halles?

Faut-il au surplus s'en étonner? N'est-ce pas dans ces séminaires de la *science* et de la *sagesse*, que ce sont formés, et que se forment encore plusieurs *des solons* de la France?

Faut-il s'en étonner lorsqu'on considère que, dans ce *sanctuaire* de la *majesté* de la souveraineté Nationales, on a fait plus d'une fois le *siège de la tribune* aux harangues, qu'elle a souvent été emportée d'assaut, — à coup de *pieds* et à coups de poings, — par les plus célèbres orateurs des différens partis? Pourquoi les vigoureux Athlètes, les fiers-à-bras qui se rendirent tant de fois maîtres du champ de bataille, n'auraient-ils pas également emporté à l'assaut les loix qu'ils désiraient? Pourquoi n'auraient-ils pas employé des moyens de toute *espece*, pour faire triompher leur volonté?

Quel calme, quel sang froid — quelle dignité dans la rébellion des matelots Anglais, en comparaison de celle des *Senateurs* Français! Peuple de France que tu es à plaindre d'être gouverné par les éruptions, par les laves d'un *semblable volcan*!

Propriétaires et Ennemis du Crime!

Vous — qui avez le droit privatif de recueillir une portion des fruits qu'elle donne; vous tous qui avez une propriété foncière ou mobilière; vous tous qui croyez que la vertu n'est pas un mot vide de sens; que dieu vous en a prescrit le devoir, pouvez vous demeurer tranquilles et indifferens à l'approche de l'orage qui menace vos têtes depuis si longtems?

Ne tremblez vous pas à l'idée de ces fongueux révolutionnaires, qui ne se bornent pas à *illuminer* les palais des Rois et des grands, mais qui dirigent encore leurs coups contre tous ceux qui savent respecter la propriété d'autrui, — contre tous ceux qui croient que l'Etre suprême n'est point indifferant aux actions des hommes?

Ne frémissez vous pas de voir que le plus grand nombre des propriétaires de France ont été expropriés? Que la propriété de ceux qui paraissent posséder est *nulle* dans leurs mains, puisque les gouverneurs peuvent les *depouiller* arbitrairement; puisque d'ailleurs les besoins sans cesse renaissans de l'état, absorbent et devorent le prix des sueurs du colon, et du soi-disant possesseur; s'ils étaient aussi partisans qu'ils le prétendent de l'égalité — les verrait on étaler dans leurs séances et dans leurs fêtes publiques un *lux*e aussi indecent, un luxe qui le dispute à celui de toutes les cours du monde ensemble? La *simplicité* n'est elle donc pas *fil*le de l'égalité? Il est donc encore vrai de dire que le luxe de *quelques* hommes cause le malheur de *trente* millions d'habitans! Tel était le langage d'un philosophe Français mort avant la revolution, d'un des précurseurs du siècle d'or que nous promettent les *Illuminés*.

O vous qui jouissez du bonheur d'être pères, qui trouvez votre félicité dans la tendre affection, d'une épouse toujours prête à faire le sacrifice de son repos et de sa vie pour vous, pouvez vous n'être pas glacés de frayeur, en pensant qu'une révolution peut arracher de vos bras *tout* ce qui est cher à votre tendresse, et le précipiter dans d'affreux cachots, que gardent des geoliers, non moins impudiques que leurs maitres; — que vos femmes ou vos filles peuvent devenir la proie d'une soldatesque *effrénée et sans pudeur*? Pouvez vous vous promettre de ne pas avoir dans vos familles *des mariages républicains*, et que ces êtres dont la vertu fait votre consolation, en même tems qu'elle offre la caution certaine du bonheur de *plusieurs generations*, ne seront pas un jour depouillés, — mis dans une *nudité entière*, massacrés, ou plongés dans les eaux, aux acclamations d'une populace sans mœurs et sans pitié, jusqu'à ce qu'ils y trouvent le terme de leur vie?

Fin de la première Partie

La seconde paroîtra incessamment.



